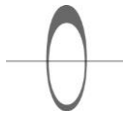


revue de création littéraire

LA BONANTE

2017



Cette publication a été rendue possible grâce
au soutien du Département des arts et lettres et du
Vice-rectorat à l'enseignement, à la recherche et à la création
de l'Université du Québec à Chicoutimi

Conception et réalisation | Guylaine Munger

Dépôt légal | Bibliothèque et Archives Canada
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traductions
réservés
© LA BONANTE 2017

ISSN 0380-4860

PRÉSENTATION	
Cynthia Harvey	6

MEILLEURS TEXTES DE QUATRE LIGNES

PREMIER PRIX	
<i>Les fenêtres les gens mais le vent</i>	
Carl-Keven Korb	11
DEUXIÈME PRIX	
<i>Prisme</i>	
Véronique Villeneuve	12
TROISIÈME PRIX	
<i>Les mille</i>	
Eric Dassau	13
MENTION HONORABLE	
<i>Points de suspension</i>	
Monique Pagé	14

MEILLEURS TEXTES DE TROIS PAGES

PREMIER PRIX	
<i>Les singularités nues</i>	
Rémi-Julien Savard	16
DEUXIÈME PRIX	
<i>Le baptistaire</i>	
Mélyssa Gagnon	20
TROISIÈME PRIX	
<i>Ici la nuit tombe</i>	
Laurence Gagné-Gallant	24
MENTIONS HONORABLES	
(1) <i>Une petite grande fille</i>	
Monique La Chance	26
(2) <i>Sinon qu'est-ce qu'il attend</i>	
Brigitte Léveillé	29

MEILLEURES IMAGES

PREMIER PRIX

<i>Explosion</i> Mayane.....	9
---------------------------------	---

DEUXIÈME PRIX

<i>Via 600</i> Marie-Soleil Carrier.....	33
---	----

TROISIÈME PRIX

<i>L'angoisse</i> Zoé Vincent.....	41
---------------------------------------	----

TEXTES RETENUS | QUATRE LIGNES

<i>Ci-gît</i> Catherine Fortin.....	35
<i>Compagnie</i> Héléna Deland-McCullagh.....	35
<i>Marine</i> Andréanne R.-Gagné.....	35
<i>Multipliée</i> Yvan Giguère.....	36
<i>Nez devant</i> Dominique Dupuis.....	36
<i>Parallèle</i> Louise Lebel.....	36
<i>Pour marcher sur les mains</i> Brigitte Léveillé.....	37
<i>Stratagème</i> Maude Trépanier.....	37
« T » Isabelle Duchesne.....	38
<i>Un avant sans après</i> Audrey Lapointe.....	38
<i>Violence et variations</i> Marc-Antoine Gilbert.....	39

TEXTES RETENUS | TROIS PAGES

<i>À main nommée!</i> Yvan Giguère.....	43
<i>Deuxième regard</i> Audrey Lapointe.....	46
<i>Je me drapé au blanc</i> Roxanne Labrecque.....	49
<i>Le bleu des genévriers</i> Mélina Gagnon.....	52
<i>Poison d'eau douce</i> Sophie Torris.....	55
<i>Près de toi</i> Marie-Pier Lamontagne.....	59
<i>Une poupée vaudou</i> Amira Ben Rejeb.....	63

CONCOURS LITTÉRAIRE DAMASE-POTVIN

CATÉGORIE PROFESSIONNELLE

PREMIER PRIX

De plein fouet

Dany Leclair65

CATÉGORIE ADULTE

PREMIER PRIX

Grand-père

Andréa Renaud-Simard69

DEUXIÈME PRIX

Elle quitte cette maison étrangère

Brigitte Léveillé72

TROISIÈME PRIX

Le miroir de Nathalie

Stéphany Gagnon75

CATÉGORIE JEUNESSE

PREMIER PRIX

Incontrôlable récidive

Audrey Lapointe78

DEUXIÈME PRIX

Structure

Marc-Antoine Bolduc81

TROISIÈME PRIX

Bonjour

Jean-Simon Fortin84

PRÉSENTATION

CYNTHIA HARVEY

Pour sa 47^e année d'existence, la revue de création littéraire de l'UQAC est fière d'unir sa destinée au Prix littéraire Damase-Potvin afin de présenter les fruits d'un labeur commun de promotion de la création littéraire au Saguenay-Lac-Saint-Jean. Créé en 1994 à la Baie, le Prix littéraire Damase-Potvin partage la même passion pour l'écriture que *La Bonante*, chacun à sa façon. D'un côté, les participants au concours Damase-Potvin sont invités à rédiger une nouvelle de 2 à 3 pages dont le thème est imposé; cette année, le « Hasard » a inspiré les auteurs des trois catégories : Professionnelle, Adulte et Jeunesse. De l'autre, les participants de *La Bonante* n'ont qu'une contrainte formelle : rédiger le meilleur texte de 3 pages ou de 4 lignes. Aussi différents que soient nos concours, les participants sont parfois (souvent) les mêmes. C'est pourquoi il fallait officialiser nos liens! Cette union se concrétise sous une couverture tracée de bleu; bleu comme le fjord, comme le Lac, comme le ciel à consteller, ensemble.

Vous découvrirez donc dans ce numéro les textes gagnants des concours de *La Bonante*, ainsi que quelques textes triés sur le volet qui ont retenu l'attention du jury. Vous sont dévoilés ensuite les textes lauréats des trois catégories du concours Damase-Potvin. Trois belles images issues du concours artistique viennent agrémente le tout.

Pour donner vie à de tels concours, plusieurs personnes sont sollicitées. Je remercie tout d'abord les membres des trois jurys du Damase-Potvin, soit une dizaine de personnes tenues dans le secret et l'anonymat, les membres du Conseil d'administration, l'écrivaine Marie-Christine Bernard, présidente d'honneur de cette édition, ainsi que la nouvelle coordonnatrice, Madame Céline Dion, qui a eu l'idée de cette collaboration avec *La Bonante*. Je remercie également mon collègue, le Professeur Luc Vaillancourt, qui a formé le jury des concours de *La Bonante* avec moi, ainsi que mes deux collègues en arts, la Professeure Sylvie Morais et le Professeur Marcel Marois pour leur participation au jury de la plus belle image. Un gros merci à Madame Guylaine Munger qui assure la conception du numéro et la correspondance avec les auteurs.

Enfin, j'adresse mes remerciements et ma reconnaissance au Professeur Mustapha Fahmi, Vice-recteur à l'enseignement, à la recherche et à la création, qui nous a permis d'honorer nos prix au cours des cinq années de son mandat et de réaliser des numéros de qualité. Sa foi imperturbable en l'art demeure une source d'inspiration pour tous les créateurs de la région et d'ailleurs.



PREMIER PRIX
VOLET IMAGE





Mayane, *Explosion*



MEILLEURS TEXTES
DE QUATRE LIGNES



PREMIER PRIX

LES FENÊTRES LES GENS MAIS LE VENT

CARL-KEVEN KORB, MONTRÉAL

je n'arrive pas à déloger l'insecte il bat la mesure les
cadres claquent la maison compose

je collectionne les étoiles anxiogènes tes cheveux sur
mes paupières comment faisais-tu déjà

scellons un pacte le premier qui se rend à l'arbre s'y
pend l'autre traîne sur son dos la rivière jusqu'au matin

celui sous les ponts en ce lieu dans nos ventres où s'ébattent les
enfants bleus qu'on a eu peur d'avouer.

DEUXIÈME PRIX

PRISME

VÉRONIQUE VILLENEUVE, CHICOUTIMI

L'abécédaire de Pellan enlumine l'histoire austère.

Les rires bleu-blanc-rouge écartèlent les cimaises.

Les stèles éclatent sous la nuée de mille amibes
phosphorescentes et cristallines.

Le musée, apostrophé par cette faune bigarrée qui envahit
les marges, enveloppe le visiteur d'un prisme naïf et
primaire.

TROISIÈME PRIX

LES MILLE

ERIC DASSAU, QUÉBEC

Une génération mille générations un siècle

Un enterrement mille enterrements un patrimoine

Une fleur mille fleurs un parfum

Un geste mille gestes un karma.

MENTION HONORABLE

POINTS DE SUSPENSION

MONIQUE PAGÉ, MONT-SAINT-HILAIRE

Un poing sur la table. Tu te tais. N'est-il pas dans la nature du point de suspendre la voix de celui qui disait.

Il parle à son tour. Tu n'écoutes pas. Deuxième point.

Il allume le téléviseur. Tu quittes la pièce...



MEILLEURS TEXTES
DE TROIS PAGES



PREMIER PRIX

LES SINGULARITÉS NUES

RÉMI-JULIEN SAVARD, CHICOUTIMI

Les singularités nues

parce qu'il y a des fins du monde
qui ne prennent pas toute la place

I. Singularités

Au centre du trou noir se trouverait un point de densité infinie, une singularité. Aucune matière ne peut s'en échapper, pas même la lumière; le noir se fait. Là, le temps y est étiré jusqu'au démantèlement.

des histoires qui finissent comme elles sont venues
en nuits pas faites

exprès

pour ça

en heures fixes et quignons d'infinis

quand les étoiles ne faisaient

pas encore le décor (les corps dans le noir se suffisant)

II. Début et formation de l'Univers

À la déflagration qui changea tout se succéda une incertitude à créer. Les principes physiques n'ont été définis qu'ensuite. A été : un moment sans savoir.

mais sans ensuite ça a pété, tout, d'un coup :

explosion fortuite (assise là à pianoter les pans de ta tête)

dans un recoin tout juste expansé

où les éléments en bataille

se tuaient à ressembler à des lois correctes

la gravitation guindée déjà mais
charmante et toi qui me disais
Mon bel adon
dire que t'existais pas tantôt

autour d'un piano joue-moi
n'importe quoi (l'harmonie fait là)
improvise le toucher on verra ce que ça donne
demain matin quand le cadran viendra nous défibriller

III. Traîtrise de l'équation

La vitesse de la lumière ne peut être surpassée, elle établit la règle.

c'est quand j'ai réalisé
qu'on était tous pognés
avec nos
300 000 kilomètres
par seconde
(la lumière on n'y échappe pas)

IV. À main levée

*Si l'espace permet le va-et-vient dans ses dimensions, le temps, lui,
ne possède qu'une direction. Le chemin est toujours à faire.*

brièvement j'ai calculé
sur des coins de tables de l'Univers
des probabilités frivoles
d'une même journée
pareille tel
quel

mais c'était quoi si peu (pourcentages incongrus)
à peine
quelques grenailles dans les maths
aussi bien faire pile ou face
avec de la menue monnaie

tout

impossible à reconstruire
même avec les plans même en sachant

alors j'ai senti la flèche du temps
me transpercer de part en part (en part)

(on ne peut y revenir à ce premier regard)

V. Mort des étoiles

La fin, à cette échelle, se conclut toujours par une explosion immense.

je sais des gens qui meurent demain
et répètent décalés tous ensemble
« J'aurais seulement voulu une autre chance,
un dernier matin de pommes d'août
et l'île d'Orléans. »
(leurs effondrements d'espace-temps)

puis le silence qui décide que ça finit là
(je sais des gens
qui meurent demain)

VI. Censure cosmique

Une sorte de pudeur entoure la singularité. En aucune façon elle ne pourra être nue, toujours enceinte de sa part de noir. La lumière, passé le point de non-retour, est perdue à jamais.

scintille, brille :
des choses qui disparaissent
à l'horizon

une route qui prenait les virages serrés
c'est tout ce qu'il a fallu à la lumière pour ne plus revenir

la route ce silence qui tape
(et l'angle mort de nos vies dérapées)

VII. Trou Noir

Aucune matière ne peut s'échapper du trou noir. Dès lors, elle n'est même plus poussière.

ma torieuse d'après-midi, mon trois quarts fort
ma marée montante mon
entropie ratoureuse

et ton odeur de fille
quand tu revenais pompette
ton odeur de robine
sucrée
la dernière gorgée de ton cou cul sec

mais j'ai échappé
des gaffes intemporelles
le char a vieilli
d'un coup dedans (la dernière débâcle au-dessus du
brake à bras)
jusqu'à que ce que tu partes avec la tempête

des promesses creusées dans l'exagéré
bâties dans le roc mou comme
un Saint-Jean-Vianney à retardement
(inévité le drame)

des grafignes dans des nuits de travellings arrière
(mes mains de ton corps au chômage)

des singularités nues impossibles
à voir

des fins du monde
localisées
ici, là là. Juste là.

(et malgré le principe d'incertitude je suis à peu près certain de me perdre les pieds d'oublier le temps qu'il fait de devoir recommencer l'Explosion)

DEUXIÈME PRIX

LE BAPTISTAIRE

MÉLYSSA GAGNON, JONQUIÈRE

Je suis née à Jonquière le 6 octobre 1973 d'une mère aux cheveux longs comme la route du Parc et d'un père hippie. J'ai poussé mon premier cri dans une chambre d'hôpital aux murs beiges et aux tristes draperies. Une chambre aseptisée et froide comme le dehors, en cette matinée qui rendait Arvida aussi grise que ses lingots de métal. Mon cri s'est fait strident. C'était ma toute première déclaration. Le signal de départ d'un marathon qui serait marqué par un besoin viscéral d'expression.

Je suis née le 6 octobre 1973 et vous êtes l'un des rares à le savoir. Ni le directeur de l'État civil ni mes patrons ne sont dans le secret des dieux. La sécurité du revenu me croit plutôt le fruit du 29 septembre de la même année. J'ai un numéro d'assurance sociale pour le prouver.

L'exubérance m'a jeté un sort au berceau. Elle m'a rendue opiniâtre dès mes balbutiements. Bambine, j'aspirais aux plus grandes tribunes et je me suis fait la main aux dépens de tous ceux et celles qui daignaient m'entendre. J'arpentais les rues du quartier en tricycle, pieds nus, visage barbouillé et cheveux indociles, un mégaphone imaginaire sur le dos. Je scandais des slogans de vérité et de liberté, une fleur de lys sur mon t-shirt. Je rêvais de guerres épiques où la repartie serait la seule munition permise. Les joutes de ballon-chasseur et les batailles de pommettes me laissaient tiède. Mon lance-pierre à moi catapultait des mots. Ma verve était mon arme. J'étais un volcan.

C'étaient les années 70. Entre deux épisodes de délire opiacé, mon père se laissait parfois gagner par une lucidité diffuse. Trêve de « Flower Power » et d'idéaux souverains, il lui arrivait d'entrevoir l'existence au-delà de l'air bleuté de l'Hôtel Pierre et des matins gueule de bois. Sobre, il agissait comme un père ordinaire, capable de logique. Rien ne lui échappait, il voyait tout. Il me voyait moi, surtout, émancipée et prenant plus de place dans la maison que tous nos meubles bon marché.

Mon meilleur ami, Éric, tendait une oreille perplexe quand je m'emballais, impatiente de mater le monde. Éric, garçon de peu de mots, simplet, turbulent, mais si tendre.

Il maculait les murs de sa chambre avec de l'encre de Chine et empalait les abat-jour de soie de sa mère avec des crayons de plomb. Éric était le seul disciple de ma vision des choses. Il était mon lieutenant. Je lui racontais pourquoi la Terre était ronde et comment nous allions changer l'univers. Il écoutait en silence, sourcil levé et hochements de tête.

Mon père n'avait jamais voulu me soumettre au rituel du baptême. La religion n'avait pas la cote dans notre humble demeure. J'ignorais tout de l'or, de l'encens et de la myrrhe, des apôtres et de Marie-Madeleine. J'évoluais dans une bulle marginale laquée de philosophie, rendue légère par les mots de Brel et le Rock 'n Roll. Chez nous, John Lennon était Dieu.

Jusqu'au jour où, fatigué de ma soif de connaître et de trop de perspicacité, mon père a vu en l'Église la chance de se débarrasser de moi.

J'étais née six jours trop tard pour entrer à l'école au tournant de l'été, dépassant d'une semaine la date butoir du 30 septembre. Alors mon père, dans un raisonnement aussi mince que les feuilles de papier à rouler qu'il gardait au fond de sa poche, a décidé de me faire baptiser. Le baptistaire : un ticket pour me caser dans une classe de maternelle, un an avant le temps. Le plan était d'une simplicité crasse.

Dans la maison de Dieu, il dirait à son porte-étendard que j'étais née le 29 septembre de l'année 1973. Pas le 6 octobre. Le 29 septembre. Il quitterait l'église, le registre du diocèse marqué de sa griffe et un baptistaire sous le bras. Au diable la vérité! Il détiendrait la preuve irréfutable de mon arrivée avant l'heure de tombée. J'entrerais à l'école. Il aurait la sainte paix. C'est exactement ce qui s'est produit.

À l'été de 1978, j'ai posé un millier de questions à cet homme bizarre en robe ivoire penché sur mon front. Sa croix d'eau bénite est venue changer le cours de mon enfance. L'automne venu, on m'a conduite dans la cour de l'école Notre-Dame-de-l'Assomption, les coutures de mon sac de cuir soumises au poids de tant de choses à dire. Éric a vu venir le stratagème de mon père, même si on n'en a jamais parlé tous les deux. Nous serions séparés.

C'était inévitable et il s'en doutait. La coupure est venue, aussi brutale qu'un chagrin d'amour.

Pendant quatre ans, on avait célébré mon anniversaire le 6 octobre, une date mise en relief sur ma carte soleil et gravée à jamais dans ma tête. Mais quelques jours avant mon entrée à l'école, mes parents passaient la brosse sur l'ardoise de ma mémoire. Si la maîtresse voulait savoir, je devais dire la même chose que mon baptistaire. C'était impératif, une question de vie ou de mort. Vingt-neuf septembre, 29 septembre, 29 septembre... Je n'ai dit la vérité à personne. J'ai récolté les étoiles dorées dans la marge de mes cahiers.

Au spectacle de fin d'année, je suis montée sur scène pour une première fois, bas trois quarts et jupe de tweed. La maîtresse nous avait choisis, moi et l'autre grande gueule de la classe, pour livrer une chanson de Vigneault. Tour à tour, nos camarades massés en chœur derrière, il nous fallait chanter un couplet.

« Les amours, les travaux, comme le chant d'un oiseau. Ton cœur, mes mots, font tourner le monde. »

Réchauffé par la moiteur de mes mains, le microphone est devenu joyau de la Couronne. J'avais un public. Je vivais l'ivresse. Pulsations dans les tempes, divin vertige. Un premier fix. Je n'avais que cinq ans.

Plus question de lâcher le porte-voix que je n'avais vu qu'en rêves. Après mon couplet, je me suis accrochée au micro, animale. Mon confrère au bord de la crise de nerfs, la maîtresse a dû intervenir et moi me résigner. Aux premières loges, mon père et ma mère, le cœur gonflé, les yeux plissés de rire. J'avais taillé ma place avec brio et mon père se disait bravo.

Le baptistaire n'était certes pas très catholique. Le plan de mon père m'a d'ailleurs causé des ennuis plus tard dans la vie. Ce baptistaire s'est néanmoins avéré mon salut et celui de mes parents, à l'automne de 1978, quand les rues du quartier étaient devenues, pour moi, bien trop petites.

TROISIÈME PRIX

ICI LA NUIT TOMBE

LAURENCE GAGNÉ-GALLANT, RIMOUSKI

Il y a eu
tremblement de terre chez toi glissement de terrain et moi
là-bas suis restée n'ai pas voulu sauter par-dessus la brèche qui
s'ouvrait dans nos poitrines n'ai pas tenté de
sauver nos peaux ni nos croyances plutôt j'ai chuté en même
temps que
les décombres voir ce qui allait se passer voir comment

on pouvait jouer avec la douleur
à distance
dans un si beau décor

Jouer avec la douleur l'incompris une valse euphorique des pas
de danse
ondulants dans l'analgésique une vie haletante à vivre comme
une histoire qui s'écrit protégée par l'insouciance l'amour du
geste sorte d'invincibilité ou plutôt d'extrême conscience que
l'amour ne dure pas
que la mort est proche

Courir les épopées inégales entourée de beauté le flamboyant
superposé au délabré ce sentiment que tu y es toujours
pourtant en grand absent sorte de mal du pays à l'échelle de ta
peau dorée allongée au repos sur les draps le souvenir vif de
tes yeux sourires qui fixaient

une joie flottante dans les airs

des lustres qui éclairaient de l'intérieur qui vibraient de toutes
tes années d'avant de tes pertes de tes désirs dans lesquels je me
lovais tes yeux qui se fermaient pour goûter puis trop vite se
perdaient sous tes paupières dans le monde des rêves pas de
place pour nous, nous sentir à travers eux

Ici la nuit tombe

En ignorant si au retour ton absence voudra encore dire
quelque chose si
cette ombre au regard fuyant prendra racine si
une saison sera nommée pour mes temps maussades si
tout sera à jamais enfoui oublié sous
l'essoufflement la cascade des jours

Ici le cœur prend une ampleur peut-être l'ampleur du monde à
feu et à ciel ouverts déjà j'ai presque tout avalé à grands coups
de voltige embrassé
du bout des doigts tout accueilli paumes offertes découvert
l'odeur du lointain mélange de vieille pierre et de papier

Ici la nuit trombe

En ignorant si au retour qui sait nos yeux se tourneront vers les
mêmes
joies le calme l'été qui vient les douces heures qui se
rapprochent et s'étirent si
à nouveau nos battements se frôleront nos vies côtes contre
côtes
Cet être ensemble
temps d'huile
sur un lac suspendu

MENTION HONORABLE (1)

UNE PETITE GRANDE FILLE

MONIQUE LA CHANCE, QUÉBEC

Jeudi

Jules, mon Jules, aujourd'hui est un des plus beaux jours de ma vie. J'ai eu mes premières menstruations. C'est bien bizarre, ça, les premières menstruations. Ce n'est pas une si grosse affaire, juste des gouttes de sang au fond de la petite culotte. Mais c'est énorme, en même temps, tu sais, parce que ça fait de toi une femme. Maman me l'a expliqué. Et je l'ai surprise à pleurer. Enfin, quelques larmes. Quand elle a annoncé la nouvelle à papa au téléphone, sur l'heure du dîner.

Je suis retournée à l'école cet après-midi, et quand je suis revenue, sur ma commode, il y avait une magnifique rose rouge dans un vase. Je me suis doutée que c'était pour ma bonne nouvelle et le petit mot de maman le confirmait. Elle avait dû acheter la rose en revenant de l'hôpital. Ma première fleur. Parce que je suis maintenant une grande fille. Je suis très contente, mais en même temps, ça me fait tout drôle.

Bonne nuit, mon Jules, j'espère que je vais bien dormir en grande fille et que je ne ferai pas de dégât. Il paraît que ça arrive parfois.

Ah oui, il faut que je te dise, ce que je peux être ingrate de penser juste à moi comme ça. Maman a dit que Chloé était bien fatiguée aujourd'hui. Elle est retournée la voir à l'hôpital ce soir. J'espère qu'elle va sortir en fin de semaine, je m'ennuie beaucoup de ma petite sœur, et j'ai hâte de lui apprendre ma bonne nouvelle.

Vendredi

Cher Jules, j'ai eu une dure journée. Pourtant, tout avait bien commencé. En me réveillant, j'ai vu ma rose, et j'ai tout de

suite pensé à ce qui m'arrivait. Je me suis dépêchée de vérifier, pas de dégât sur mon drap. Je suis une vraie femme, que je me suis répétée. C'est quand même quelque chose, ça, Jules, tu comprends? J'ai la preuve que je suis une femme, alors il faut que j'agisse comme une femme, et aujourd'hui, je n'ai pas réussi. J'ai pleuré, Jules. Et c'est bizarre, maman et mamie aussi. Maman est partie pour l'hôpital en sanglotant juste après le déjeuner. On venait de l'appeler. Un médecin, je crois. Moi, quand maman pleure comme ça, je ne peux pas empêcher mes larmes de couler. Et maman a vu que je pleurais, et ça l'a fait sangloter encore plus, je pense. Elle est partie très vite, et elle m'a dit d'aller dîner chez mamie.

J'y suis allée et quand je suis arrivée, mamie aussi sanglotait. J'ai sauté à son cou pour lui changer les idées, et à moi aussi. Parce que maintenant, je dois pouvoir faire ça, consoler les grandes personnes qui ont du chagrin. Mais j'ai encore pleuré. J'imagine que ça ne va pas bien du tout pour Chloé, mais personne ne semble capable de m'en parler. Je pense à elle très fort, aide-moi, mon Jules, pense à elle aussi.

P.-S. Si papa était là, il pourrait me dire pour Chloé. Lui, c'est un homme, et je ne l'ai jamais vu sangloter. Mais il travaille à l'extérieur depuis quelques jours. Demain, je vais être plus forte. Aide-moi, s'il te plaît!

Samedi

Me voici, Jules, et je te dis que tu peux être fier de moi, mon cher ami. Aujourd'hui, j'ai réussi toute la journée à faire une femme de moi. D'abord, j'ai mis mon réveille-matin très tôt et je suis descendue avant maman pour préparer le déjeuner. Elle était toute surprise en se levant de sentir l'odeur du bon café. Je lui ai dit de s'asseoir, et je l'ai servie. Elle m'a laissée faire, et elle avait l'air d'aimer ça. Je lui ai conté ma journée d'hier à l'école, surtout les choses qui étaient les plus amusantes, et elle n'a pas ri, mais elle a souri.

Ensuite, j'ai fait le plus de choses possible pour lui donner un coup de main dans la maison, et surtout, j'ai fait attention de ne pas parler de Chloé. Comme ça, elle n'a pas été obligée de pleurer.

Ce soir, je suis allée chez mamie, et elle m'a félicitée. Elle m'a dit qu'elle était très impressionnée de mon attitude, et que c'était bien apprécié par maman, parce qu'elle avait beaucoup besoin de sa grande fille en ce moment.

Je suis tellement heureuse d'être devenue une femme comme maman et de pouvoir l'aider. Mais il se fait tard, Jules, et je m'endors, alors, bonne nuit.

Dimanche

Au secours, Jules, j'ai envie de mourir, mais je ne peux pas, parce que c'est Chloé. Papa a dû revenir de voyage, et il m'a emmenée à l'hôpital pour voir ma petite sœur adorée, et... c'est affreux, Jules, Chloé est très, très malade, elle a la leucémie, papa me l'a dit. J'ai peur, Jules, bonne nuit, il faut que je pleure. Il faut que tu comprennes, je te parlerai une autre fois.

Lundi

Bobo, Jules, bobo, c'est l'horreur! Laisse-moi crier, hurler, me noyer dans mes larmes. C'est tellement pas vrai que les adultes ne pleurent presque pas ou jamais, comme je pensais. Même papa avait les yeux tout rouges aujourd'hui, ça faisait mal juste à regarder. Et cet après-midi, quand il m'a expliqué que Chloé avait plongé dans un nouveau monde qu'elle avait hâte de découvrir, il a pris ma tête entre ses mains et il m'a dit : « Tu peux pleurer, ma grande, tant que tu en as envie. Mais quand tu penseras à Chloé, je veux que tu saches qu'elle est bien où elle se trouve, et qu'elle va rester présente dans nos cœurs toute la vie. Tu vas toujours être sa grande sœur adorée. »

Moi, je veux bien, sinon, c'est trop affreux. Alors Jules, je t'aime beaucoup, mais à partir d'aujourd'hui, je t'appellerai Chloé.

Bonne nuit, ma petite sœur adorée, je m'en vais me coucher, je suis épuisée, j'ai même plus la force de t'écrire. Demain, je te conte tout, promis. Mais en attendant, je pense très fort à toi et je t'embrasse, Chloé, ma belle sœur à moi pour la vie.

MENTION HONORABLE (2)

SINON QU'EST-CE QU'IL ATTEND

BRIGITTE LÉVEILLÉ, CHICOUTIMI

Sinon, qu'est-ce qu'il attend? Des nuages au loin menacent de relâcher leurs gouttes pesantes. Partout, il pose ses parapluies – contre la chaise du café du coin, dans les files d'attente trop longues, près du sofa sur lequel il s'assoupit – et les oublie. Il revient tête nue, tête haute, et il oublie aussi les nuages sombres, son toit troué, ses murs chancelants.

Il laisse sa porte grande ouverte pour que le vent et les oiseaux sauvages s'y sentent les bienvenus.

Quand le temps se fait mélancolique, elle dénoue ses cheveux. Ses bottines d'eau à plat dans une flaque s'éclaboussent entre elles. C'est jour de pluie et les marchands de glace ferment leurs portes.

Elle enfile son imperméable. C'est un ciré jaune trop grand pour elle.

Sinon, qu'est-ce qu'il voudrait? Un peu de ciel bleu et de grand air pour pouvoir mieux respirer. Un brin de légèreté, un poisson rouge. Assis à la table du café, il attend que la pluie cesse de tomber à travers la vitre.

Il pense : « J'ai l'impression d'attendre depuis toujours. »

Elle pense : « Les oiseaux des plaines sont ceux qui volent le plus bas, ils rasant le sol et si leurs ailes coupaient le gazon, nous n'aurions plus besoin de tondeuses et je pourrais sortir pieds nus dehors. »

On dit que les poissons rouges ont la mémoire courte, mais elle aussi et elle oublie chaque fois les écharde sous ses pieds. Elle aime marcher à la plage pour le sable entre ses orteils. Elle en rapporte avec elle, dans ses poches et sous ses ongles. Les grains s'accumulent sur la céramique froide d'avant la douche quand elle pose au sol tout ce qui la recouvre.

Il y a une petite boîte dans son garde-robe, celle où s'entassent toutes les choses qui constituent son existence. Quelques mots, presque rien. Un article de journal découpé, la mort d'un artiste célèbre, un attentat dans une ville lointaine. Un petit train de bois. Il les garde comme des objets précieux.

Il ouvre cette boîte de temps en temps pour se rappeler que la vie est courte, que les grandes maisons sont des espaces désertés, que ce n'est pas grave, que rien n'est vraiment grave au fond.

Quand elle marche seule, elle s'arrête souvent. Les passants croient que c'est pour se reposer, parce que marcher lui pèse, qu'elle veut enlever les cailloux de ses souliers troués. En fait, elle s'arrête près des fleurs sauvages d'entre les craques du trottoir.

Elle pense : « Ce sont les plus jolies. »

Il tourne une page du calendrier. C'est une photographie d'arbre solitaire.

Il attend sous son arbre à lui. Il pense : « Ils ne sont pas encore venus. » Il ajoute quelques graines à la mangeoire et s'emploie à chasser les traits tristes sur son visage.

Ce soir-là, à travers la fenêtre, les étoiles illuminaient son salon paisible. Il y avait à la fois la noirceur et la lumière, et le contraste entre les deux. Elle a pensé : « C'est un grand soir. » Et elle est sortie.

Était-ce l'air humide ou l'odeur de l'été, était-ce un appel chuchoté, presque silencieux? Il a pensé : « Pourquoi pas? ». Et il est sorti.

Était-ce le hasard ou le destin, était-ce un mensonge? La lune était absente. C'était un de ces soirs où tout peut arriver. Dans les nuages, tous les deux s'inventaient des formes qui aussitôt s'effaçaient.

Rien de ce qui aurait pu se produire ce soir-là ne s'est produit. Ils sont rentrés dans leur maison désertée comme on rentre chez soi un soir banal. Les étoiles illuminaient leurs salons paisibles de la même manière. Rien n'avait changé.

Sinon, qu'est-ce qu'il espère? Il écoute les oiseaux quand personne ne parle et que les voisins du dessus somnolent. La mangeoire reste pleine et les branches de son arbre solitaire restent seules.

Elle dessine à la craie et la fine poussière colorée se dépose sur ses cheveux, ses joues et ses mains qu'elle essuie sur sa robe d'été. Cette robe se soulève encore quand elle tourne sur elle-même.

Sinon, qu'est-ce qu'il cherche ? Chaque fois qu'il monte au grenier, il redescend les mains vides. Il oublie ce qu'il allait y chercher jusqu'à ce l'objet lui manque de nouveau.

Rien ne presse.

Le jour, elle porte des plumes aux oreilles, celles qui réussissent à s'échapper de sa taie d'oreiller après les nuits agitées. Ça lui rappelle que l'existence veut parfois s'envoler et qu'on fait le choix de la retenir ou de la laisser vagabonder.

Elle pense : « Je préfère les ballons gonflés à l'hélium et les nuages d'oiseaux. »



DEUXIÈME PRIX
VOLET IMAGE





Marie-Soleil Carrier, *Via 600*



TEXTES RETENUS
QUATRE LIGNES



CI-GÎT

CATHERINE FORTIN, JONQUIÈRE

Regarder les endroits où je me suis fait baiser où quelques
minutes durant je n'ai plus été vide, ici je n'ai été que corps j'ai
oublié la douleur d'être une femme, d'être;

s'y rouler comme chaton et essayer d'y trouver quelques
parcelles de moi qui errent (mon corps est un gouffre
étourdissant dans lequel je me perds)

COMPAGNIE

HÉLÈNA DELAND-MCCULLAGH, MONTRÉAL

les voici accoudés à une lumière modeste
les mots murmurés éclairent doucement les formes sans révéler
le détail des textures
énoncées, le pâle motif du temps qui file se suspend
et semble ourdi par l'immense gorge du ciel lorsqu'ils se
lancent muets dans la nuit

MARINE

ANDRÉANNE R.-GAGNÉ, CHICOUTIMI

Je te mettrai
au monde
sur le bord
de la mer.

MULTIPLIÉE

YVAN GIGUÈRE, SAGUENAY

Une autre nuit nous gagne
dans le dénuement
de notre souffle engagé
par le silence des repères
sous le sommeil révélé
notre solitude s'ébruite
face au jour qui revient
lentement se multiplie
en la marche des heures
au cœur de toute pluralité.

NEZ DEVANT

DOMINIQUE DUPUIS, TADOUSSAC

nez devant
fesses au vent
la girouette contemple
la dérive d'une tempête

PARALLÈLE

LOUISE LEBEL, QUÉBEC

Toucher la surface froide du miroir et sentir ses doigts s'y
enfoncez,
S'y avancer, prudemment, pour se voir aspirer de l'autre côté.
Aucune chance de recul, aucun sursis possible,
Rien que l'aboutissement d'un rêve sans fin.

POUR MARCHER SUR LES MAINS

BRIGITTE LÉVEILLÉ, CHICOUTIMI

Pour marcher sur les mains, j'ai reviré le monde à l'envers.
Comme on revire un vieux bas sale, entre ses pieds et le
plancher, entre la sècheuse et les tiroirs. J'ai retourné le monde
en espérant y trouver un sens. Mes idées sont mes racines, mes
rêves ont besoin d'éternité. Je me chavire, jour après jour. Je vis
cul par-dessus tête et cœur par-dessus tout.

STRATAGÈME

MAUDE TRÉPANIER, VERDUN

on boit du *Dom Pérignon*
dans des coupes de plastique
c'est ta façon de me dire
ne pars pas ce soir ni jamais

« T »

ISABELLE DUCHESNE, JONQUIÈRE

Je crois mais je pratique peu
J'ai brodé des motifs de « t » sur mon jeans bleu
Mine basse
Taille basse

UN AVANT SANS APRÈS

AUDREY LAPOINTE, CHICOUTIMI

Un instant. Unique. Court. Une pensée perle et coule jusqu'aux mains sur mes hanches. Le besoin rassurant d'un contact pour croire encore le désir comme une chaleur permanente. Mais chaque naissance a sa mort. Rien ne persiste. Nos sentiments tactiles chuchotent inévitablement l'au revoir. Une fin. Comme une autre. Longue.

VIOLENCE ET VARIATIONS

MARC-ANTOINE GILBERT, CHICOUTIMI

L'un des désirs du flot
est de s'arrêter

l'irrésolu laisse couler
la gueule en chiendent
à écouter la rumeur
qui parle trop

ceux dehors inventent
leur vie leur mort
au seuil
c'est parler la menace

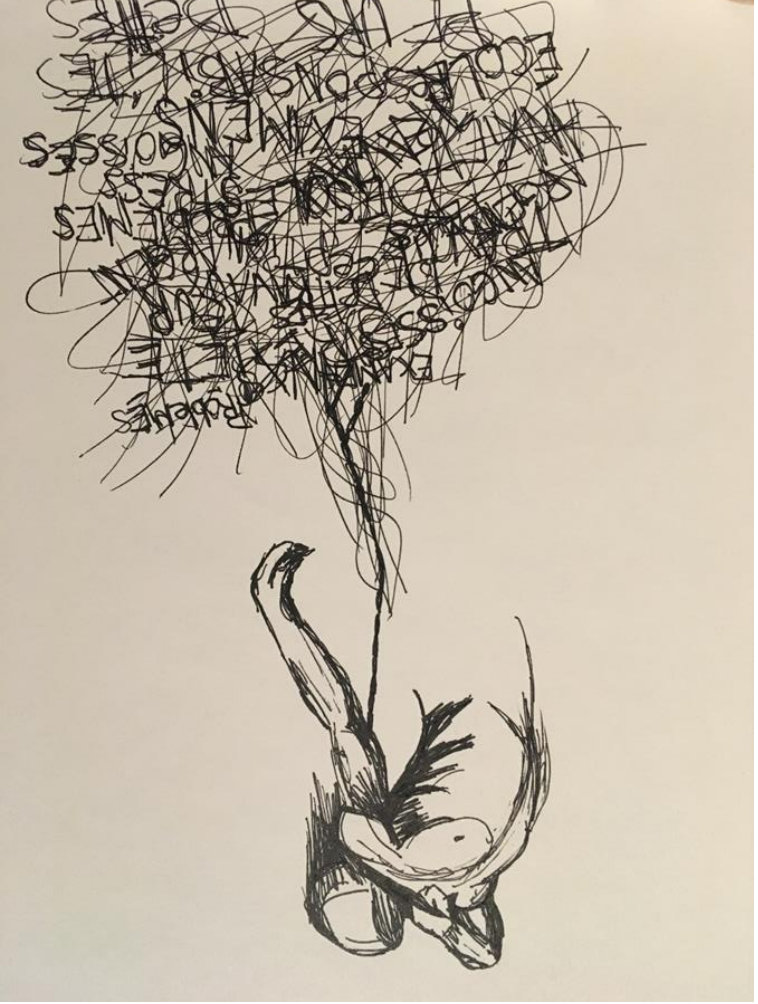
ce rire de hyène
perce ma volonté
tachée par ma voix qui respire

et le regard se fixe
se perd
dans les couleurs d'une bière.



TROISIÈME PRIX
VOLET IMAGE





Zoé Vincent, *L'angoisse*



TEXTES RETENUS
TROIS PAGES



À MAIN NOMMÉE!

YVAN GIGUÈRE, CHICOUTIMI

Une main
terre fertile
arrivée à bon port
une nuit.

Ma main
renversée vierge
par la sienne,
la décrire.

Seul
nouveau-né
sous le sang de sa vigilance
à faire disparaître le passé,
mes unions dépossédées.

Décharge lente
contre ma déroute
armée de sa soif,
je la vis boire à ma source.

Pour m'ancrer
en sa sève
par un chemin inverse
l'arbre qui redevient
réminiscence
de sa mémoire
à ma mémoire
renouvelée.

Elle
portant la nuit
un fruit
offrande à ma bouche.

Cette main
lèvres vivaces
déposées
le temps du toucher.

Pour gagner les hauteurs
je suis partie d'elle
et chaque branche la sève
me débutait dans sa lancée.

Entier
caressé conquis
au bout d'une feuille
du haut de l'arbre
libéré de l'écrire
ultime et reposé
je fis flotter
un drapeau
à son effigie.

Une nuit réinventait
le verbe de ma destinée
jouir
étant
la seule vertu
le pain et l'amour
le festin fraternel
le partage le souffle
la faim perpétuelle
le vin l'amitié
multiple en sa chair.

Cette nuit d'elle
m'offrit un fol élan
et le frisson qu'il faut
pour prendre le pouls
du temps

de chaque mot
de chaque remontée
de tous les abandons.

Elle cette main
la force le lien le feu
la première à se nommer
la dernière qui me nomma.

DEUXIÈME REGARD

AUDREY LAPOINTE, CHICOUTIMI

Sa peau scintillait de par sa blancheur. Nos yeux se défiaient pour savoir qui était le plus intrigué par l'autre. À mon avis, c'était moi. Elle avait cette façon de rester immobile, la beauté figée par le temps. Elle ne devait pas être réelle. Ces vêtements inhabituels me disaient qu'elle devait travailler dans ce musée, peut-être un kiosque historique ou une reproduction grandiose d'une page incontournable du passé. Peu importe, elle était sur ma route comme la caresse d'une mère pour son enfant perdu. Justement, j'étais perdu. Les heures d'ouverture du Louvre touchaient à sa fin et c'était impossible de trouver le Département des Antiquités grecques. Il me fallait voir Aphrodite, cette Vénus de Milo, cette beauté de l'Art antique! Et voilà que cette déesse du temps moderne me fixait, pétrifiée dans cette mer d'amateurs, de touristes frivoles et d'imbéciles incultes qui regardaient leur cellulaire alors qu'autour d'eux, un monde mélancolique et riche jouait un passage de l'histoire en boucle. J'étais devant elle. Elle était devant moi. Elle m'avait demandé ce que je cherchais. J'avais vu se peindre un léger sourire sur son visage mystérieusement inexpressif. Ma réponse l'avait déçue, parce qu'elle avait reposé sa question : « Que cherchez-vous? » La question m'avait déstabilisé et ne sachant quoi répondre, lui ai demandé encore la direction : c'était son travail de guider ceux qui voulaient apprendre parmi les passants, distinguer les assoiffés de savoir des asséchés de culture. Je m'étais senti flatté qu'elle m'eût remarqué. Cela voulait dire que je semblais être un homme de grandes vertus, cultivé et intéressant. Cela voulait dire que j'étais un homme respectable et important qui se démarquait par son intellect et son intérêt pour l'art. Cela voulait dire, qu'à ses yeux, je surpassais tous ces étrangers dans ce lieu de culture. Cela voulait dire ce que cela voulait dire.

Sur la route, elle était silencieuse, presque froide. Son dos devant moi, le silence s'insinuant dans le drapé de sa cape

sombre. Ce n'était pas gênant, j'aimais ce silence respectueux dans le flot de murmures et de paroles sordides et insignifiantes des voyeurs. Malgré ce plaisir de la mutuelle compréhension muette, cette femme restait un mystère. Je lui avais alors demandé ce qu'elle faisait exactement ici, dans la vie. Elle m'avait répondu : « J'instruis. Les âmes pauvres passent et voient sans comprendre. Je transmets l'histoire, mon histoire, notre histoire, même si tous ne sont pas prêts à concevoir l'impact du passé. » Je voyais dans ses mots le plus précieux des dons, le plus beau des métiers, la raison pour laquelle j'avais choisi d'être professeur d'histoire. Ses paroles et sa voix m'envoutaient, je voulais qu'elle me parle pour toujours. Mes questions continuaient, se chevauchaient, s'empilaient et avaient jailli comme une plainte, ou plutôt une prière dans l'espoir d'entendre, une fois encore, la voix apaisante de la dame. Elle s'était arrêtée et m'avait souri, ses yeux empreints de moquerie, mais sans méchanceté. Je me souviens aussi bien de mon premier lever du jour, de la pureté de sa peau que des mots qu'elle m'avait susurrés à ce moment-là :

« Vous croyez que vos yeux sont ouverts, mais vous ne voyez rien. Vous pensez que votre esprit est pur, mais il ne raisonne qu'en faveur de votre être. Vous imaginez que votre cœur est bienveillant, mais il est faible devant la peur. Vous n'êtes ni bon ni mauvais, seulement humain. Vous connaissez l'histoire et croyez la comprendre, mais comment pouvez-vous prétendre la connaître si vous êtes incapable d'empathie pour les autres? Comprendre l'histoire, c'est aussi comprendre l'humain. »

Ses mots m'avaient blessé, pas seulement par leur brusquerie, mais plutôt parce que c'était vrai. Mon orgueil, malgré tout, avait voulu riposter. J'avais alors, dans un discours interminable, dénigré son piètre métier de guide alors que j'estimais énormément son travail. Elle m'a simplement dit ceci :

« Pourquoi mentez-vous? Je sais. Je sais que vous ne pensez pas ce que vous dites. De plus, vous ne m'offensez aucunement.

Vous vous demandez peut-être pourquoi je vous dis cela. Je ne voulais pas vous offusquer, mais il n'est pas défavorable que mes simples paroles vous fassent réagir. J'ai de l'estime pour vous, mais je ne respecte pas la pensée que vous défendez malgré notre intérêt commun pour l'amour du passé. Je veux vous offrir le plus précieux des présents : l'ouverture à la connaissance. Ouvrez les yeux. »

À ces mots, elle a déposé son présent dans ma paume. J'ai baissé les yeux pour observer ce petit colis : quatre perles, un coquillage et deux boutons à couture. J'avais le regard plein de questions, mais elle n'était plus là. Non loin de moi, il y avait ma sculpture qui m'attendait. Je fis quelque pas quand une diaphanéité familière me fit tourner la tête à droite. Ça ne pouvait qu'être elle. Sa peau scintillait de par sa blancheur. Nos yeux se défiaient pour savoir qui était le plus intrigué par l'autre. À mon avis, c'était moi. Elle avait cette façon de rester immobile, la beauté figée par le temps. Elle ne pouvait pas être réelle. En face de moi, un tableau, fait de perles, de coquillages et... de boutons à couture. Son visage était là, me regardant comme pour me supplier de garder son secret. J'avais ri devant la toile, me trouvant bête de croire que c'était vraiment elle. Pourtant, les battements de mon cœur semblaient en désaccord. Aucune description du tableau, seulement une plaque en bronze avec l'inscription suivante :

La plus belle connaissance, c'est soi-même.

JE ME DRAPE AU BLANC

ROXANNE LABRECQUE, CHICOUTIMI

*Tu finis ce périple à Rome, l'Empire romain,
plus grand, plus grand que Son nom. Pour
conquérir d'autres territoires, ton propre
territoire.*

Me voilà en Italie. Ce périple tire à sa fin. Je suis allée m'acheter une bouteille de vin, un vin de Toscane. Il a comme un goût du reste de la traversée en train qui m'attend demain. J'irai à Rome. Rome, la belle; Rome, la romantique; ou Rome, la Rome antique, plus grande, plus grande que ton nom. Comme un gladiateur qui apprivoise l'adversaire avant de le tuer, j'apprivoiserai ta perte pour mieux avancer. Ça ne pouvait pas durer l'épistolarité. Mais ce vin, Romain, c'est aussi comme un goût du passé : Montréal, station Lucien-L'Allier, là où il y a près d'un an, avant ton départ vers Creil, tu m'attendais incertain, mais à la fois l'air gonflé de certitudes, avec cette bouteille de rouge à la main. Je me souviens, si bien, de mon sang qui pulsait en mon thorax, aussi chaud, aussi rouge que le liquide vermeil qui était contenu dans ta bouteille, de ton sourire timide en coin, de tes lèvres non pas sur ma joue, mais sur mes lèvres, de la pression presque tombée par ce geste. Oui, je me souviens. Et là, installée sur mon rocher, non loin d'un vieux clocher qui tarde à sonner sur Cinque Terre, je regarde les vagues déferler sur les récifs. Elles vont et viennent comme mes pensées en transit, entre ce qui a été et ce qui sera. Elles vont et viennent comme tes entrées et tes sorties et finissent par éclater en mille éclats.

Je suis en Italie. Ici et maintenant. J'ai quitté la gare de Creil pour te laisser derrière moi, mais j'ai fait un détour à Berne avant. Je sais bien bifurquer du tracé. J'ai lu l'*Éloge de la fuite* et, franchement, je sais le faire, fuir; et sortir du chemin pour tromper celui qui voudrait me piéger en plein délit aussi.

Pourtant, peu importe le lieu où je me retrouve, il y a cet espace qui m'appartient. Il se situe entre le réel et l'imaginaire. C'est le lieu, où je te retrouve, hors du temps, hors des lieux, hors des normes, hors de tout, sauf hors de moi. Et il me revient cet air : *«Me guardo tu recuerdo/ Como el mejor secreto/ Que dulce fue tenerte dentro/ La flor crece en mi/ Y volcer a reir/ Y cada dia un intante a pensar en ti.»*¹ »

Oui, chaque jour, chaque instant, repenser à toi, en écoutant la voix suave de la mer, en respirant à nouveau la pluie qui se déverse sur ce petit corps qu'est le mien et qui mouille en moi la fleur qui pousse. Recommencer à rire et, chaque jour, chaque instant, repenser à toi.² En boucle.

Si Kundera disait vrai, le bonheur serait un désir de répétitions. Peut-être.

Avant toi, je ne saisissais pas ce qu'était « la mémoire dans la peau ». Bilan : de nos correspondances, ne reste qu'une esquisse de nos élans interrompus.

T'écouter parler, puis réfuter tes propos. J'aime quand tu prends position inverse, quand tu poses cette paire de lunettes empruntée sur ton nez, question d'avoir l'air plus crédible devant moi. Ce soir-là, tu n'en avais pas besoin. Je t'écoutais parler, mais je ne comprenais rien. Tes lèvres en mouvance... incapable de me concentrer, incapable de saisir le sens de tes mots. J'avais juste envie de les embrasser, tes lèvres; de te les mordre, tes lèvres, parce que tu mettais tout mon corps dans un état second. Aucun contrôle sur lui. Aucun.

Je me sens femme avec toi. Tu me connais si bien. Tu sais là où me faire jouir, et jouir contre ta peau, mes jambes à ton cou, j'en ai toujours envie. J'aurais juste envie de récidiver, de revivre cette nuit où tout ce bordel a commencé, et que tu

¹ *Siempre me quedara*, Bebe.

² Extrait traduit en français de la chanson *Siempre me quedara* de Bebe.

laisse ce sourire béant sur mes lèvres le lendemain durant,
puisque j'aurais eu ces
vagues une fois de plus qui, parcourant tout mon corps,
déferlent violemment.

Mais nous ne sommes plus à Montréal et, un an après, à Creil,
ce n'était plus pareil. L'envie ne suffit pas. L'envie ne suffit
plus. *Comme dit si bien Verlaine aux vents mauvais, je suis venue te
dire que je m'en vais*³.

De retour à Vernazza⁴, dans *l'ici et maintenant*, il me coûte
d'ouvrir les yeux, mais je le fais petit à petit. Le soleil plombe la
nuit. Je me rappelle soudain pourquoi je suis ici. C'est pour
faire la paix entre un passé récent et un avenir à construire. Je
finirai ce périple à Rome, mais pas en miettes. Non. Tu n'étais
qu'un transit. Je me drape au blanc.

*El tiempo todo calma/ La tempestad y la calma*⁵

³ Extrait traduit en français de la chanson *Siempre me quedara* de Bebe.

⁴ L'un des villages de Cinque Terre.

⁵ *Siempre me quedara*, Bebe. Traduction : La tempête toujours calme/ La tempête et le calme.

LE BLEU DES GENÉVRIERS

MÉLINA GAGNON, ALMA

« *Pleurez mes pleurs, pleurez mes roses, aux
branches du genévrier.* »

Soir d'hiver, Émile Nelligan

Les nuages de Cécilia fissuraient les doigts et fondaient les glaces au bout du nez. Une poudre rose valentine sur les joues enneigées de décembre comme un cacao. *Cold Spring* dévalisait les bijouteries de lumières où tous les plus brillants éclats grésillaient à l'intérieur de leurs verres. Les globes puis leurs étoiles, la soie de neige comme un miroir, mais rien ne circulait mieux les lumières que les grands yeux noirs de Cécilia. Les feux de Bengale non soufflés sur les fêtes non déballées. Les bottines mouillées de larmes mixaient les flocons de farine sur tous les dés du monde, les jeux s'étant arrêtés sur le deux pour qu'Ethan puisse croiser la case inhabitée de l'âme de Cécilia.

Ethan comme un polaroid daté 1990. Ethan, un cidre de glace, Cécilia trop impatiente pour le siroter. Ethan le passager, une poutine pour emporter, faire rallumer les globes de l'enseigne de la cabane à patates du bout du bout du monde. Ethan, l'été d'avance, l'hiver retardé, son corps chaud comme la tasse d'un latté, mais avec les pieds gelés. Un amour de porcelaine sur le bout de la langue. Ethan sur l'autre bout. Ethan. L'écorché genévrier. Des baisers envolés comme des geais bleus sur ses branches déshydratées, puisqu'on a toujours soif de Cécilia. Ethan comme un demain pour un suicidé et comme l'hier d'un nouveau-né.

Cécilia comme une carte postale datée 1990. Cécilia la nudité dans les draps. Le corps frais soufflé d'un vent printanier. Doux à s'en déflorer les jardins. Cécilia sonne comme les plumes. Je me les arracherais toutes pour lui faire un bouquet d'ailes. Cécilia comme son nom unique dans le

dictionnaire, appris par cœur. Sauté comme un parachutiste du haut du bout de ma langue. Notre amour comme un *bungee* à la corde trop longue. Nous au bout. Cécilia l'adrénaline et moi le trop téméraire. Voler sans les plumes.

Leurs albums photos *épitaphés*, oubliés sous la terre de leurs vies. Des cris, des pleurs, le bleu photographié, encadré de neige fondue sur les pages encore chaudes. Les mots qui ont oublié de se dire, de se lire, de se faire sentir. La porte claquée qui s'est fait vivre comme une apocalypse. Effondrer la vie comme un château de cartes. Le reconstruire comme des infatigables, 25 années-lumière sans lumière plus tard.

La plus longue nuit du monde avait prêté sa lourde robe de dentelle blanche à Cécilia et son envolée papillon à Ethan. Le nœud s'étant dénoué, les deux vieux oiseaux amoureux sirotaient la soirée comme le cidre de glace qu'ils ne s'étaient jamais offert. Puis les lèvres se rencontrèrent, les cœurs éclatèrent, un champagne ouvert à la nouvelle ère.

« Fais-moi l'amour comme une tempête. »

Les branches d'Ethan se cassèrent au réveil du lendemain matin. Les souvenirs étaient trop lourds, trop flous. L'encre du polaroid s'était mal étendue, passée date, pensa-t-il. Cécilia était disparue, en coup de vent. Son côté du lit était encore chaud, entièrement nu sous l'enveloppe qu'elle lui avait laissée.

24 décembre 1994

Ethan, mon bel ange des neiges, je t'ai d'abord écrit ces mots sur la fraîche neige, mais elle ne cesse de neiger et tout s'efface avant la fin des choses. Si tu lis cette lettre, c'est qu'il y a des vérités que tu dois connaître, des vérités que je n'ai pas eu la force de te souffler sans grelotter. Tu sais, mon amour, sous la neige se trouvent parfois des atrocités. Peut-être trouveras-tu nos corps sous celle-ci comme des oiseaux gelés par un hiver pressé. Je sais que tu m'as fui pour un sud plus chaud, plus vrai et plus coloré sans doute, mais sache que de toute ma vie, je n'ai aimé que toi. Que la couverture de mon amour à elle seule aurait su te réchauffer des plus grands vents polaires, que je me prépare à m'endormir pour t'éviter de souffrir et que jamais je ne

saurai me pardonner les mensonges récités comme de tristes mélodies. C'est que le genévrier qui pousse à l'intérieur de moi m'a été planté contre mon gré et que j'ai pleuré tous les flocons fondus du monde entier à l'idée que tu n'en sois pas le jardinier. Je suis désolée de ne plus avoir la force de poudrer la vérité, désolée d'avoir noyé de mes larmes les racines du genévrier, désolée de m'être laissée emporter par la basse température de mes espoirs au printemps et désolée d'avoir chassé les oiseaux des branches de nos forêts. On a planté un arbre dans l'hiver et ni l'arbre, ni la saison n'y ont survécu. Je n'ai que la force de t'écrire ces mots et de maquiller, pour une dernière fois, le fard bleu de mes joues. Crois-moi, mes larmes méritent de se geler et mes doigts méritent de se casser comme les branches d'un genévrier. Comme les branches de ton genévrier.

Je t'aimerai toujours, du plus profond de nos hivers.

Tes joues roses, Cécilia

POISON D'EAU DOUCE
SOPHIE TORRIS, CHICOUTIMI

Quand la nuit tombait, on se retrouvait au confluent de nos lits. Avant que maman ne vienne border nos fatigues, avant que son bras de mère ne nous fasse taire d'une caresse, chaque soir, je hissais nos draps et nous nous cachions dessous. Là, nous dérivions vers des pays imaginaires, moi toujours à la proue d'une idée et mon petit frère qui m'aidait à tenir le cap.

Je ne sais plus à partir de quand le vent a commencé à souffler de travers, à partir de quand il s'est mis à croire aux histoires qu'il s'inventait, à partir de quand il s'est cogné au récif de la maladie mentale.

Notre complicité fraternelle s'est éloignée à la vitesse des noeuds qui empoisonnaient son esprit et aujourd'hui, alors que nous sommes de vieux gréements, il se noie de plus en plus dans le ressac trouble de ses chagrins d'enfance.

Quels sont-ils? C'est un mystère. Personne n'a jamais vraiment réussi à sonder les abysses de sa mer intérieure, mais enfant, il semblait noyer ses obsessions et calmer ses remous en prenant de longs bains dont il ne savait plus sortir. Toc, toc. J'ai souvent frappé à la porte de ses compulsions, excédée de devoir l'attendre toujours. Toc, toc. Lui, immergé dans les eaux stagnantes et moi qui ne pensais pas à me méfier de l'eau qui dort. Toc toc. Si seulement nous avions pu entendre le martèlement de son coeur angoissé contre nos poitrines, mais il n'y amarrait qu'une cale sèche d'émotions. Toc toc. Pourtant, ce qui y tambourine encore aujourd'hui, c'est son mal de mère, son mal de père, son mal de nous.

Sauvé des eaux de ma mère, après un accouchement difficile, mon frère a posé son regard bleu sur le monde sans un cri, comme s'il s'excusait d'avoir déjà fait trop de vagues. C'était un petit garçon timide qui s'effaçait derrière moi. On se

ressemblait comme deux gouttes d'eau, mais j'étais celle qui faisait déborder le vase. Disons que la nature m'avait pourvue de cette spontanéité rafraîchissante qui rend les enfants attachants. Ainsi, sans doute ai-je éclaboussé ses discrètes initiatives, mais c'était le cadet de mes soucis. J'étais l'aînée. J'avais 6 ans, il n'en avait que 3. Les enfants sont des ingrats.

Un peu d'eau a coulé sous nos ponts. Je nageai comme un poisson dans l'eau de vie tandis qu'il buvait la tasse. Mon avenir était limpide tandis que se troublait le sien. Pour lutter contre l'anxiété, il se livrait à des gestes répétitifs, des rituels souvent nocturnes. Sous la porte close de sa chambre, comme une ligne de flottaison, un trait de lumière cillait dans la nuit. Et tandis que s'éteignait, s'allumait, s'éteignait et s'allumait encore sa lampe de chevet comme un signal de détresse, je lui inventais des histoires en pointillés, l'imaginant gardien de phare sur son « il » déserté. J'avais 16 ans et je préférais voir la sensibilité écorchée d'un héros romantique que cette névrose pourtant bien réelle qui le privait de sommeil.

C'était il y a si longtemps, quand la maladie mentale rimait encore avec folie, avec asile. Les psychiatres, c'était bon pour les dingos, pour ceux qui avaient complètement perdu la boussole. Mes parents ne s'imaginaient pas que l'on puisse souffrir autant sans que la blessure ne soit apparente. Alors, on cachait les bizarreries de mon frère en croyant le protéger du monde sans comprendre que le silence n'est pas une bouée de sauvetage. En fait, en faisant le moins de vagues possibles, on offrait surtout une accalmie à notre culpabilité. Quand la raison d'un fils largue les amarres, celle des parents bien souvent chavire elle aussi. C'est la honte qui déferle comme une lame de fond, parce qu'on se sent responsable et parce que le déséquilibre mental draine tellement de préjugés.

Nous avons cherché à colmater la fêlure de sa coque avec de l'amour. Ça dégoulinait de bonnes intentions, mais l'amour ne guérit pas tout. Un esprit malade, ça croupit même dans l'eau de rose.

Je ne sais pas par quel tour de force, il réussissait à contrôler ses manies envahissantes en société. Pendant des années, seul un œil éclairé aurait pu dépister cette affection chronique et le naufrage qu'elle annonçait.

Ainsi, il nageait entre deux eaux, remontant parfois à notre surface le temps d'une trêve comme si de rien n'était. Nous avions tellement envie alors de croire à ses oasis, mais l'illusion ne durait pas.

Et puis, j'ai laissé ma famille à quai pour aller écrire ma propre histoire. J'ai cédé à l'attrait du large pour ne pas mettre à l'étroit mes projets de vie. Il faut savoir dériver un peu pour découvrir la navigation de plaisance. Depuis, j'ai la croisière qui s'amuse entre deux continents.

Quand je suis partie, mon frère, lui aussi est parti, mais à vau-l'eau. Depuis toujours, il gérait mal les départs. C'était comme si chaque deuil, chaque éloignement, chaque séparation venait exacerber ce sentiment d'abandon solidement ancré depuis l'enfance. Et voilà que moi aussi, je le laissais en rade, le couronnant mal-aimé, bien malgré moi.

À ce jour, mon petit prince ne s'est plus jamais laissé apprivoiser malgré toutes nos ruses de renard. Il s'est isolé dans une petite maison que mes parents lui ont achetée et c'est là qu'est née, dans les méandres de son esprit torturé, l'idée salvatrice d'un vaste complot, où tous ceux qui auraient dû rester près de lui, se trouvaient manipulés par d'autres. Ça a dû le soulager, mais un temps seulement. Il a fallu qu'il ouvre, un peu plus grandes, à chaque fois, les écluses de son imagination et à contre-courant de la réalité, il a fini par perdre vraiment pied.

Moi aussi, j'écris des histoires. On a ça en commun tous les deux. Mais je n'ai que la métaphore compulsive. Et si je m'attache aux personnages que j'invente, mon frère, lui, ne sait plus se détacher de ceux qui le tourmentent.

Je l'ai vu s'enfoncer dans ce marécage de pensées intrusives. Il n'y avait aucune ivresse dans ses profondeurs. La maladie a tant et si bien irrigué son cerveau que le débit d'images insensées a cru, faisant sauter d'un seul coup tous ses barrages. Mon petit frère n'était plus étanche. Ses hallucinations sont venues faire ricochet sur les lacs d'incompréhension de nos cousins, de nos voisins, de nos amis. C'est cette débâcle incongrue qui a mené à son hospitalisation. Trois mois contre son gré pour soigner son mal de mère, son mal de père, son mal de nous. Trois mois d'emprisonnement pour écoper d'une peine qu'aucun fils, qu'aucun frère ne mérite.

On lui a accordé une sortie. Il voulait traverser le pays à vélo et nous rejoindre sur le lieu des vacances familiales. Nous attendions, tout à la fois heureux et inquiets, le retour du fils prodigue. Dans le bleu de son regard, j'ai retrouvé un peu de ce petit frère d'antan que le miracle des pilules laissait immerger. Mes enfants se souviennent surtout des espiègleries de cet oncle curieux qui n'a jamais su grandir. Sa part d'ombre semblait avoir compris la leçon et se faisait plus discrète. Mais le soir, quand la maison se reposait des grandes marées familiales et que je partageais avec lui une dernière cigarette avant d'aller dormir, je découvrais, l'autre, l'insidieux qui subitement faisait gîter sa pupille. Je l'ai vu, l'autre, le chimérique et son iris noire et mon petit frère qui sombrait dedans. Je l'ai vu suspecter ma bonne foi et m'inventer tortionnaire.

Alors, j'ai eu peur. Comment peut-on avoir peur d'un petit frère? Toutes les nuits qu'ont duré ces vacances, j'ai tremblé sous les draps en essayant de ne pas croire aux histoires qu'il s'inventait.

Il n'est jamais retourné à l'hôpital. Il aurait fallu qu'il le fasse de son propre chef parce que nous n'avions plus la force de l'y contraindre. La maladie qui l'engloutit ne l'empêche pas d'être lucide par moment et sa crainte de perdre le contrôle de lui-même nous tient éloignés.

Cela fait cinq ans que je vis en apnée de lui.

PRÈS DE TOI

MARIE-PIER LAMONTAGNE, CHICOUTIMI

Il y a de ces distances qu'il faut respecter, entre amis.

Toi, tu n'en as jamais fait cas.

C'est encore une soirée passée chez toi, sur le divan. Ta tête repose sur mes cuisses (« tes jambes sont les plus confortables au monde » dis-tu à chaque fois comme excuse), tu fixes la télévision sans grand intérêt. Si tu ne soupirais pas de temps en temps, je croirais que tu dors. Moi, j'essaie de me concentrer sur le film, mais tout mon être s'agite intérieurement. J'ai chaud. Mes mains sont croisées, raides contre mon ventre. Je suis atrocement inconfortable, mais tu n'en as rien à foutre.

Tu détestes les distances, c'est l'une des premières choses que j'ai comprises depuis les débuts de notre amitié. Tu les abolis à toutes les occasions possibles, quitte à dépasser les bornes. Combien de fois au juste as-tu entouré ton bras autour de ma taille, dans une brève étreinte, alors que nous marchions au centre-ville? Combien de fois as-tu posé ta main sur mon genou quand, au milieu d'une conversation, une idée te venait? Combien de fois, avant que je te quitte, m'as-tu pris dans tes bras avant de me souffler « je t'adore, tu sais » au creux de l'oreille ? Et combien de fois as-tu embrassé ma joue, sans aucune raison, en public?

À chaque fois, je perds la tête, je me demande ce que tu veux dire. Ce pourrait-il que tu aies d'autres sentiments pour moi, les mêmes que je réprime depuis des mois? Ai-je été trop stupide jusqu'à maintenant pour m'en rendre compte? J'espère, je m'émeus, puis je me souviens que tu es naturellement comme ça, que c'est plus fort que toi d'avoir tes mains sur la personne la plus près de toi et de distribuer des compliments à qui veut bien les entendre. Et ça me fait chier.

Tu bailles. Tu t'ennuies. Le film semble mauvais, c'est vrai. Tu tournes ta tête, ta nuque toujours bien appuyée contre mes cuisses. C'est moi que tu regardes maintenant et rien que pour ça, mon cœur bat plus fort. Tu mords ta lèvre inférieure brièvement, puis tu la relâches, un tic que tu as lorsque tu hésites, mais sur le coup, tout ce que je remarque, c'est à quel point elle est rouge et pulpeuse. J'ai envie de t'embrasser. Me permettras-tu ce soir?

La vérité, c'est que je me sens bien près de toi - si bien que je me surprends à en vouloir plus. Je te veux, dans mes bras, sur moi, avec moi, jusqu'à ce que nos corps et notre esprit ne fassent plus qu'un et qu'il n'y ait plus de distance entre nous.

Mais ce n'est pas tout à fait la même chose pour toi. Pas à ce que je sache. Tu abolis les distances physiques, oui, mais jamais tu n'as osé traversé la barrière sentimentale.

Tu lèves ton bras et tu caresses ma joue. Je frémis au contact. « Ça ne va pas? me demandes-tu. Tu es en sueur... » Tes doigts tracent les contours de mon visage. Ton touché aussi doux qu'une plume s'attarde sur ma mâchoire, puis descend dans mon cou. Je prends une inspiration chevrotante. Tu ris. « Tu es sensible ce soir. Est-ce que tu as envie? »

Je t'aime, mais jamais je ne te le dirai. J'ai trop peur de perdre notre proximité singulière, celle qui te permet de poser tes lèvres contre les miennes sans qu'on ait à se demander ce que cela signifie. Toi et moi, c'est du cul, point à la ligne. Si je devais t'avouer que j'ai commencé à ressentir plus que de l'amitié et du désir pour toi, comment réagirais-tu? Peut-être regretterais-tu d'avoir établi ce lien avec moi. Tu m'en voudrais parce que j'aurais brisé ta confiance. Tu partirais et tu m'abandonnerais.

Alors je me tais. J'étouffe mes pensées qui dépassent les bornes et je souffre en silence.

« Tu as perdu ta langue ou quoi? » Tu te lèves pour mieux te rasseoir sur moi, à califourchon. Tu passes tes bras autour de mon cou et tu me regardes comme un loup devant sa proie.
« Moi j'en ai envie. On va dans ma chambre ou... »

Je te fais non de la tête. Ça te satisfait. Tu m'embrasses doucement et je te réponds avec conviction – enfin, j'espère. Je ne peux pas plus m'impliquer. Je me demande comment je peux tolérer être si près de toi alors que tu ignores tout de mes sentiments? Ça me rend dingue et alors que mon corps demande toujours de lui-même la proximité, ma tête me rappelle que « ce n'est pas bien », que c'est malsain de profiter de ta présence alors que nous ne sommes pas sur la même longueur d'ondes.

Mais tu as le don de me faire tout oublier l'espace d'un instant. Le bruit de la télévision devient lointain, un vague acouphène. Je me détache peu à peu de la réalité. Tes mains se mettent à me caresser les bras, le ventre, le dos... Je me sens fondre. J'ai l'impression que mon corps entier soupire, qu'il se libère de toutes les tensions inimaginables. Il n'y a plus que tes bras, ta chaleur, ton souffle contre mon cou. Ma tête, vide de pensées, tombe vers l'arrière alors que ta bouche me fait un suçon juste au-dessus de la clavicule.

Je m'impatiente. Mes mains se posent sur tes hanches et mes doigts s'enfoncent légèrement dans ta chair, par-dessus tes vêtements. Tu comprends le message. Tu relèves la tête et tu m'accordes un regard moqueur avant d'enlever ton t-shirt.

« Je t'apprécie beaucoup, tu sais... »

Mon cœur ne fait qu'un bond. L'expression que j'ai doit être hilarante puisque tu te mets à ricaner. Il n'y a pas de raisons de rire pourtant. Je me sens rougir de la tête aux pieds. Je suffoque de chaleur, mais je me sens si bien, si près de toi. Tu reprends tout d'un coup ton sérieux et ton visage se rapproche. Ton nez frôle le mien. J'anticipe la suite. Je voudrais t'interroger, mais je crains de briser le moment. Je préfère te laisser mener et c'est

exactement ce que tu fais. Ta main tombe à l'intérieur de mes cuisses. Je soupire d'aise alors qu'elle glisse lentement vers mon sexe.

Au moment où elle l'atteint enfin, tu l'arrêtes dans sa course et la laisse reposer sur le dessus de mes jambes. Je grogne et je pousse mes hanches contre toi, la frustration commençant à prendre le dessus. J'étire la tête et je viens chercher tes lèvres, désespérément. Je ne suis pas d'humeur à attendre plus longtemps, à vouloir rester dans l'hésitation plus longtemps. Tu comprends le message. Ta main caresse mon bas-ventre. Je frémis. Elle glisse sous mes sous-vêtements et je gémis de plaisir. Je pousse mon bassin contre toi. Je veux être plus près, toujours plus près de toi. Cette nouvelle proximité me fait tourner la tête. Je ne me possède plus. J'ai l'impression que je vais sombrer dans l'extase, dans la folie. Je ne trouve que ta taille à laquelle m'agripper. Je ne peux plus soutenir le baiser, je laisse ma tête tomber dans le creux de ton cou. J'y embrasse ta peau, tendrement, et je t'entends soupirer.

Tes hanches ondulent, tu prends ton plaisir contre ma cuisse. Ni toi ni moi n'avons l'endurance aujourd'hui pour aller plus loin. Je ferme les yeux. J'entends ton souffle de plus en plus fort, chacun de tes gémissements résonne entre mes oreilles. Puis je reconnais mon nom. Ta main me caresse avec plus d'insistance et j'enfonce mes ongles dans ta chair. Un faible cri perce entre mes lèvres. Mon corps tremble et je m'abandonne complètement.

L'ivresse engourdit ma pensée. Je reprends lentement connaissance. Mon souffle est encore saccadé, le tien aussi. Tes bras encerclent mon corps. Je me sens bien, mais ça ne dure pas. L'amertume m'envahit d'un coup. Je n'ai pas entendu les mots que j'espérais tant. Je sais que tu ne les prononceras jamais. Tu ne m'aimes pas, pas assez pour que nous fassions plus que baiser lorsque nos hormones nous le demandent.

Je suis si près de toi, mais si loin de ton cœur.

UNE POUPÉE VAUDOU

AMIRA BEN REJEB, CHICOUTIMI

Des serpents au la-la land
Tiennent la terre par les couilles
Ils lui soufflent de se mouver sous mes pieds
De me faire perdre la tête et l'équilibre...
La couronne que tu as mise sur ma tête tremble...

Une morsure ne fait pas si mal
C'est la peur de tomber qui me donne ce vertige
Rien que la peur!
Mais je suis une louve,
J'en tire plaisir
Dois-je m'abandonner entre leurs langues?
Dois-je me faire à leurs dents?
Dois-je abandonner ce délicieux balancement?

Ils m'achèvent maman
J'en suis certaine,
Je suis allée si loin pour une petite poupée
Et je n'étais pas prête pour les combats
J'ai très tôt perdu
Mon lit,
Mon père,
Mon cœur,
Mon droit de choisir,
D'aimer...
Et j'ai longtemps dansé
Dans le linceul qu'ils m'ont fait
étourdie par le vin mauvais.

J'attendais une main, un bras, une voix,
Mais la tienne grondait comme le tonnerre
Comment aurais-je pu la suivre?
Pardonne mes danses morbides
Pardonne ces morsures dans mes talents
Pardonne-moi mes excès de zèle,
Mes départs joyeux et mes retours tristes...
Je ne suis rien
Qu'une poupée vaudou!



CONCOURS LITTÉRAIRE
DAMASE-POTVIN



CATÉGORIE PROFESSIONNELLE

PREMIER PRIX

DE PLEIN FOUET

DANY LECLAIR

Comme chaque matin avant de s'engouffrer dans l'autobus jaune, les filles l'embrassent et lui font une attaque de câlins. Elles ne le relâchent que lorsque le véhicule s'immobilise et que les portes s'ouvrent. Martin reste sur le trottoir jusqu'à ce qu'elles disparaissent au coin de la rue. Normalement, il prendrait sa voiture pour se rendre au travail, mais aujourd'hui, il a décidé de rester à la maison pour profiter de quelques instants de solitude.

Après avoir déjeuné en lisant les nouvelles, il se prend un autre café et remonte dans la pièce qui lui sert de bureau. Il flâne sur *Facebook*, consulte la météo, fouille le Net à la recherche de nouveautés. Puis, incapable de résister plus longtemps, il tape dans la barre de son navigateur Internet l'adresse de ses petits trésors. Malgré sa complexité, il connaît l'URL du forum par cœur. Alors qu'il consulte les publications récentes, il constate qu'il ne lui reste plus qu'une seule cigarette. Il l'allume, hésite. Il pourrait attendre, il pourrait s'en passer. Quand il travaille au bureau, il parvient bien à le faire. Mais à la maison, quand il se paie des journées comme ça, tout seul, ça fait partie de son rituel, de ses petits plaisirs. Il va sortir. Pour ne pas perdre trop de temps à son retour, il prend le temps de démarrer plusieurs téléchargements. Sa main tremble quand il clique sur les titres prometteurs des vidéos qu'il sélectionne. Dehors, le vent s'est levé. Une petite neige

blanche, pure et vicieuse, tourbillonne dans le ciel. Il se rhabille, enfille ses bottes, son manteau. Le dépanneur est tout près, il fait doux. Il décide d'y aller à pied. Il ferme les yeux, ouvre la bouche. Les délicats flocons vierges se déposent sur sa langue, où ils viennent doucement mourir.

Sylvie travaille au même cabinet depuis plus de vingt ans. Elle y est entrée comme stagiaire, elle rêve d'y devenir associée. Ce soir-là, elle doit rester plus tard au bureau. Elle rencontrera demain un important client potentiel, un gros commercial, international. Sa promotion va se jouer sur ce coup-là, elle le sent, c'est son tour. Il ne lui manque que ça pour son bonheur. Elle est plongée dans les détails de sa présentation quand son téléphone vibre sur le coin du bureau. D'habitude, elle ne répond pas. Mais là, c'est un appel de la maison. En plein cœur de l'après-midi.

– Maman, c'est Émilie. Papa est pas à la maison. On est rentrées par le garage avec le code.

Sylvie ne comprend pas. Ce n'est pas le genre de son chum. C'est un bon père, un gars parfait. Fiable, mature. Presque dix ans qu'ils sont ensemble. Les amies de Sylvie sont toutes jalouses d'elle. Un gars tranquille, doux, aimant. Qui fait l'épicerie, s'occupe des repas, joue avec les filles. En plus, son horaire de travail est flexible. Il peut s'occuper des filles tous les matins et être là le soir quand elles reviennent de l'école. Sylvie peut se consacrer à sa carrière l'esprit tranquille. Elle n'aurait pas pu trouver mieux. Elle l'aime, son Martin. Sans lui, elle ne sait pas comment elle y arriverait.

– Tu es certaine qu'il n'a pas laissé de message, chérie? As-tu vérifié sur le comptoir de la cuisine, sur le frigo...

– Y a rien maman, rien du tout. On a fouillé partout, partout. Qu'est-ce qu'on fait, maman? Il est où, papa?

Moment de panique, d'égarement. Sylvie ne sait pas quoi répondre à sa fille. Ce n'est pas normal, mais elle ne veut

pas l'affoler. Elle tente de garder son calme, il faut apaiser sa fille.

– C'est correct, mon amour. Fais ta grande fille, puis surveille ta petite sœur. T'es capable, je le sais. Prenez-vous une collation puis installez-vous devant la télé, on va arriver bientôt, OK? Vous resterez pas longtemps toutes seules, c'est promis. Pis si y a un problème, rappelle-moi tout de suite.

Ses doigts tremblent, elle peine à couper la communication sur son cellulaire. Dès que c'est fait, elle s'empresse de composer le numéro de Martin. Pas de réponse. Elle laisse un message incohérent, presque hystérique sur la boîte vocale. Elle rappelle deux fois, trois fois. Même résultat. Elle sait que Martin devait passer la journée à la maison, mais elle essaie quand même de le joindre au bureau. Sans surprise, la secrétaire lui dit qu'elle n'a pas vu Martin de la journée.

Elle rappelle sa fille.

– Salut ma grande, ça va? Je m'en viens là, je suis à la maison dans une vingtaine de minutes. En attendant, soyez sages.

Sa fille raccroche sans lui avoir posé de questions. Sylvie est soulagée, elle n'aurait pas su quoi lui répondre. Dans l'auto, elle laisse son téléphone bien en vue. Elle se répète comme un mantra que Martin va l'appeler d'une minute à l'autre, elle ne peut pas croire qu'il ait disparu comme ça. Un alcoolique, un drogué, un joueur compulsif, oui. Mais pas son Martin. Pas lui. Le téléphone reste muet pendant tout le trajet.

Quand elle arrive à la maison, elle trouve ses deux petits anges couchés sur le divan, emmitouflés sous une grosse doudou. Sylvie respire un peu mieux. Elle devra mettre les bouchées doubles en soirée pour rattraper le temps perdu pour sa présentation, mais elle ne s'inquiète plus pour ses filles.

– Pas de nouvelles de papa, leur demande-t-elle. Les filles hochent la tête, la regardent à peine, comme hypnotisées par les imprudences du Petit Chaperon rouge qui gambade à l'écran.

Sylvie monte à l'étage pour se glisser dans quelque chose de plus confortable. Elle se dirige ensuite vers le bureau. Elle s'assoit, déplace la souris et constate que l'ordinateur est déjà ouvert.

Sur l'écran, une dizaine de fenêtres indiquent que des téléchargements complétés attendent d'être visionnés. Curieuse, elle en choisit un au hasard, double-clique dessus.

Le lecteur vidéo s'ouvre. Des images floues, imprécises, obscures.

La fin de l'innocence.

Sa présentation n'a soudainement plus d'importance, sa promotion non plus.

CATÉGORIE ADULTE

PREMIER PRIX

GRAND-PÈRE

ANDRÉA RENAUD-SIMARD

Grand-mère lisait dans le fond des tasses de thé. Parce que nous étions jeunes, elle lisait également dans la poudre accumulée au fond des verres de lait au chocolat *Quick*. Tous les matins, elle nous demandait de lui tendre la tasse dans laquelle nous avons bu. Elle n’y regardait qu’une minute à peine, mais cela paraissait suffisant pour y déceler quelque chose. Elle y allait alors d’un conseil : « revise une dernière fois ton devoir d’hier », « fais gaffe quand tu traverses la rue, aujourd’hui ». Le sort, friand de catastrophes, semblait s’acharner sur les restants de nos breuvages.

Le jour où elle y a lu la mort de grand-père, elle s’est levée et est restée longtemps devant la fenêtre, à réfléchir.

Grand-père se vantait d’être un homme à qui tout arrivait toujours par hasard. Même son prénom – Ricard – résultait de la mauvaise calligraphie du prêtre ayant officié à son baptême. Sa mère lui racontait qu’il avait commencé à marcher de façon accidentelle, comme un oisillon s’envole, un jour où il avait glissé de ses bras et s’était mis à agiter frénétiquement les jambes pour éviter le sol. Son premier mot avait été « ouch » alors qu’un gros chien d’humeur exaltée avait malencontreusement enfoncé sa large tête dans son abdomen. L’air expulsé violemment, couplé à la forme en cœur de sa bouche crispée par la douleur, avait entraîné une production involontaire dont sa mère s’était ensuite enorgueillie : « ouch ! Il a dit ouch ! »

Mon grand-père avait en banque une longue suite de ces anecdotes. Il pouvait les aligner pour couvrir tout le cours de sa vie. Nous en raffolions et, le soir, pour nous endormir, nous le supplions de nous en livrer davantage.

Lui qui se fiait tant au hasard avait marié ma grand-mère qui n'y croyait pas du tout. Ils s'aimaient bien, mais, pour acheter la paix, gardaient la plupart du temps le silence en présence de l'autre.

Ainsi, quand ma grand-mère lui a annoncé qu'il allait mourir, mon grand-père s'est contenté de rire.

Devant cette réaction, grand-mère s'est mise à désespérer.

Elle ne nous a pas envoyés à l'école, ce jour-là. Elle nous a plutôt rassemblés au salon et nous a demandé de penser à tous les scénarios possibles dans lesquels mon grand-père pourrait mourir.

« Les feuilles de thé disent pas comment? »

« Non. Mais si on trouve tout ce qui pourrait arriver, un coup écrit, ça pourra pu arriver pour vrai ».

Nous avons donc passé la journée à faire mourir grand-père. Les papiers sur lesquels nous prenions des notes s'accumulaient en tas sur le tapis du salon. Nous avons imaginé qu'il pourrait mourir bêtement en traversant la rue trop vite, en s'accrochant les pieds dans un nid-de-poule, en ne portant pas de casque au travail, en tombant d'une échelle ou de son lit. Par la faute d'un autre. Par un chauffard, un soulon, un idiot, un psychopathe, un maniaque, un innocent. Héroïquement en sauvant le bébé des flammes, en portant secours à la vieille, à l'orphelin, au misérable. D'une maladie rapide et fulgurante. D'une silencieuse qui s'approcherait pendant la nuit et qui repartirait au matin, sans laisser d'autre trace que le froid du cadavre que rencontrerait le pied tiède de grand-mère. D'une manière insolite comme dans un écrasement d'avion, sous un météorite ou enlevé par des extraterrestres.

Nous avons eu du plaisir à rater une journée d'école pour faire mourir grand-père. En quelque sorte, nous avons l'impression d'être des super héros capables d'empêcher sa mort. En faisant s'accumuler tous les scénarios, jusqu'aux plus alambiqués, nous étions en fait en train de lui sauver la vie.

Quand grand-père est revenu du travail, ce soir-là, il nous était difficile de nous figurer qu'il était encore vivant. Nous l'avions imaginé périr de si multiples façons que chacun de nous a dû le toucher pour y croire.

Même si grand-mère le lui refusait, grand-père l'a esquivé sans effort pour empoigner quelques-uns des feuillets qui gisaient par terre. Grand-mère s'est fâchée et a crié : « et puis, lis-les donc toutes, espèce d'ingrat », avant de s'enfermer dans sa chambre. Grand-père s'est installé confortablement dans son lazy-boy et s'est mis à lire nos scénarios. Au début, il était concentré, atone. Il ne semblait pas prendre plaisir à songer à l'éventualité de sa mort. Puis, au fil de la soirée, plus il progressait dans sa lecture, grand-père s'est mis à rigoler tout seul. Peut-être que mon scénario dans lequel il était kidnappé par un clown maléfique avait réussi à attiser l'étincelle de son amusement. Lorsque nous nous sommes mis au lit, il a commencé à rire très fort. Ce sont ses éclats de rire qui nous ont accompagnés dans le sommeil, cette nuit-là.

Au matin, nous étions soulagés, comme si le nuage du mauvais présage s'était éloigné pendant la nuit. La journée était neuve. Les feuilles de thé encore sèches. Nous sommes descendus à la cuisine dans laquelle grand-mère nous attendait, l'air grave.

« Mort de rire », nous a-t-elle annoncé.

Et effectivement, celle-là, nous ne l'avions pas vu venir.

DEUXIÈME PRIX

ELLE QUITTE CETTE MAISON ÉTRANGÈRE

BRIGITTE LÉVEILLÉ

Ce soir, tu ne veux appartenir à rien qui te soit familier. Tu renonces à ton manteau au parfum trop quotidien pour t'être confortable, tu le laisses sur une chaise. Tu en enfiles un au cuir raide, tes mains ne se sont jamais glissées dans ces poches froides. Aujourd'hui, tu ne veux pas te reconnaître.

Ta maison est pleine de gens dont les mots et les gestes ne te disent rien, ils sont là pour fêter, ils sont là pour toi, et pour une raison que tu ne saurais t'expliquer, ces gens qui t'étaient pourtant si proches te sont apparus infiniment lointains. C'est un sentiment flou que tu n'arrives pas à nommer, peut-être que « détachement » est le mot, peut-être que c'est autre chose, tu ne sais pas. Leurs voix ne peuvent pas être celles que tu entends depuis toutes ces années, ces bras ne s'accordent plus aux tiens, leurs rires lourds, leurs verres vides, rien ne te semble correspondre à quelque chose de connu, tes mots et tes gestes non plus. Ton corps ne répond que par un vague souvenir, une vieille habitude. Déconnectée de ta réalité, tu te sens extérieure à toi-même, à ce que tu as été, à ce que tu croyais devenir.

Tu as cru étouffer si tu restais dans cette maison une seule seconde de plus. Tu as tourné la poignée de la porte d'entrée. Te voilà, tu quittes cette maison étrangère.

Dans les poches de ce manteau inconnu, un numéro de téléphone noté sur une feuille chiffonnée. Il aurait pu en sortir à tout moment, à cause d'un mouchoir qu'on tire hors d'une poche, d'un mouvement brusque, de clés qu'on cherche, mais il a été glissé là et il y est encore. Tu le prends entre tes doigts comme un objet précieux. Tu ne téléphoneras pas.

Tu fais l'inventaire de ce qui continue d'être tien malgré tout : un sentiment de solitude, ce numéro de téléphone noté sur une feuille chiffonnée, la neige qui attaque la mince bande de peau entre tes mitaines et la manche de ce manteau. Il fait froid et tu pourrais te sentir attaquée, mais c'est un froid rassurant. Il t'empêche de penser à ces gens qui attendent ton retour, qui t'attendent toi, telle qu'ils te connaissent, intacte et entière. Tu ne reviens jamais parfaitement la même et quand tu pars, c'est pour t'oublier longtemps.

Tu as envie de te perdre dans cette ville et tu erres, tu erres. En face de l'eau, un homme est assis sur un banc. C'est un homme anonyme, c'est un banc anonyme, et il te semble que tu t'y sentirais confortable. Il te semble que cette place est la tienne, que tu es exactement là où tu dois te trouver, assise aux côtés d'un homme solitaire dont tu ne connais ni le nom ni la couleur de ses chandails ou de ses bas que tu devines pourtant tous semblables – et tu as raison de le croire.

Tu es là, assise. La neige recouvre peu à peu ta tuque et tes mitaines trop grandes, tes épaules. Qu'est-ce qui t'a amenée ici? Est-ce la solitude? Est-ce le hasard? La mince bande de peau entre tes mitaines et ton manteau te semble soudainement trop fragile pour continuer à être ainsi exposée. Tu tires sur la manche de cuir rigide. Au loin, des feux d'artifice éclatent sur le lac. Tu aimes les feux d'artifice, tu les trouves surprenants et lumineux et toi tu as besoin d'être surprise.

Tu dis tout bas : « Je vais partir ». Il ne bouge pas, et toi non plus. Vous savez tous deux que « partir » peut vouloir dire « rester », que trop souvent les gens confondent les deux, et c'est votre terrain d'entente.

Le banc est froid sous vos cuisses. Il vous faut marcher pour vous réchauffer. Avant de te lever, tu enlèves la neige qui s'est déposée sur tes épaules. C'est un geste de délivrance et de réconfort. Tu agites ta mitaine trop grande et c'est une invitation à te suivre. Vous avancez vers quelque part, n'importe où, mais quelque part. Il s'arrête à la lumière rouge mais les rues sont vides et tu lui demandes de continuer. « Continue, il n'y a personne. » Il te semble que c'est une

phrase que tu t'es répétée toute ta vie, que c'est ta phrase et qu'elle est inscrite en toi depuis longtemps. « Continue, il n'y a personne », tu répètes. Tu n'as pas envie d'attendre. Vous continuez. Vous marchez, vous marchez longtemps.

Tu dis : « Je vais continuer seule, s'il vous plaît ». « S'il vous plaît » n'a pas sa place dans cette phrase, mais tu le dis tout de même parce que tu as envie de dire « merci » et « au revoir », et que ça te semble être le seul mot qui soit capable de dire les deux à la fois. Tu penses alors qu'on s'exprime rarement comme on le devrait, peut-être même jamais. Tu lui souris. Ça veut dire la même chose, « merci » et « au revoir » à la fois, il le comprend cette fois, alors tu pars en pensant que cette histoire est terminée, tu penses « il n'y a rien d'autre à ajouter » et tu as probablement raison.

Tu marches seule, tu marches seule vers quelque part, n'importe où. Tu ne veux pas de cette maison étrangère, remplie de gens étrangers, tu marches seule et tu ne veux pas de ce que tu as longtemps appelé « chez toi ». Tu t'empêches de penser à ces gens qui attendent ton retour, qui t'attendent toi, intacte et entière, tu t'empêches de penser à cet homme qui lui aussi t'attend. Tu n'as pas envie d'attendre ni d'être attendue. Dans ta tête, il n'y a plus que cette phrase : « Continue, il n'y a personne. » Quand tu pars, c'est pour t'oublier, c'est pour t'oublier longtemps.

TROISIÈME PRIX

LE MIROIR DE NATHALIE

STÉPHANY GAGNON

Nathalie aime se sentir aspirée par les portes qu'elle franchit. Elle choisit ces dernières avec soin. Comme un poisson toisant de loin ses camarades disparaissant dans l'écluse, elle étudie longuement ce à quoi elle s'abandonne.

Il arrive que ce soit par une image qu'elle se laisse prendre. Par le portrait nacré de sa lune au-dessus des toits de son quartier. D'autre fois, c'est par le ventre fatigué d'une caisse de bières qu'elle entre en elle-même, le pas secret, chuchoté. Chaque fois, elle danse. Comme projetée sur un mur d'eau, elle fonde des familles absentes qui la bercent. Sans plans ni amis, elle allonge chacun de ses mouvements et ses gestes sont si lents qu'on la croit toujours immobile.

Nathalie ne se souvient pas de son nom. Celui qu'elle porte en ce moment a été emprunté au creux d'un livre. Parce que dormir dans une bibliothèque, de jour, est une délicatesse méconnue. Elle se souvient de celui de sa sœur. Celle qui a partagé avec elle un ventre chaud, aquatique. Son prénom est doux comme une bordée de neige trop légère pour le vent. Alice. Petite sauvageonne au doux violon. Ce nom est le seul souvenir de Nathalie. Dans sa tête, il se mêle à l'image d'un casque de cheveux noirs et d'un bouquet de pattes d'oie. À des coups aussi, et à des cris d'homme. Mais ceux-ci, dans la tête de Nathalie, s'envolent comme des mouches à feu.

Il est presque midi, aujourd'hui. Nathalie a fait l'inventaire de sa besace : une bouteille d'eau remplie, vidée, remplie, vidée puis remplie. Une baguette au sésame, presque entière. Un paquet de gomme. Une bière. Des bobettes propres. Un cahier qui déborde de pattes d'insectes. Aujourd'hui est une journée

spéciale, comme toutes les autres. Nathalie marche sur Maisonneuve. Elle se parle doucement, dans sa tête. Elle tente la légèreté, se raconte des blagues.

Où sont les maisons neuves, sur Maisonneuve?

Nathalie l'ignore et ça la fait rire. Elle est prête à tout ce qu'il faut pour vivre. Pleurer, crier, se déshabiller. Nathalie maîtrise l'art de vivre hors d'elle-même.

C'est par une station de métro que Nathalie se fait prendre, aujourd'hui. Pas par un homme ni par un sentiment. Mais par une porte qui pivote.

En haut des escaliers, juste avant le gouffre, elle s'ajuste comme une plongeuse qui songe à l'or de sa médaille. Ce n'est pas tous les jours, et ce n'est surtout pas normal de grimper dans la gueule d'un serpent souterrain pour gagner des minutes. Nathalie se laisse voguer sur chacune de ces réflexions.

Du côté droit, sur l'escalier roulant qui descend doucement, Nathalie se cache les yeux. Le sol n'arrivera jamais, ou bien il arrivera. Surprise : il arrive. Et il faut marcher, attendre, s'asseoir et continuer jusqu'à la prochaine station qui lui enlèvera toute possibilité de choix.

Au milieu des gens, Nathalie ne sait pas. Elle pense aux possibles chemins que peuvent emprunter les minutes qui viennent. Au hasard qui marche les mêmes pas qu'elle. Elle dresse une liste de portes de secours. Remonter à la surface. Prendre le serpent de fer qui arrive. Demander quelques sous en échange d'une chanson ou d'une larme. Se saouler de la musique qui emplit le lieu.

La musique.

Le cœur de Nathalie se gonfle douloureusement.

Nathalie entend une, puis deux, puis trois notes de violon. Ses grands yeux noirs se ferment plusieurs fois avant de se mouiller. Elle reconnaît l'hésitation de l'archet. Le crin trop sec qui fait grincer chaque corde. Elle ouvre les yeux, grands. Elle veut entendre par eux. Goûter par eux le moment qui déplie ses ailes autour d'elle.

Elle reconnaît les arpèges qui s'envolent plus haut que des fusées, et qui redescendent caresser le sol à grand renfort de plumes et de samares. Elle reconnaît le vertige de savoir qu'aujourd'hui, toutes les couleurs et tous les sons sont là où ils doivent être.

Dans un nuage de nausée heureuse, Nathalie marche, puis court. Sur la passerelle qui surplombe le lit électrique du serpent qui s'en vient, son regard rencontre son regard.

Miroir.

Alice a vu Nathalie. Nathalie a vu Alice. Arrivées l'une en face de l'autre, les nœuds d'oiseaux dans leurs ventres se dénouent. Bruit feutré d'ailes de sternes libérées.

Alice étire une dernière note et range l'instrument. Ses gestes sont lents et maladroits. Elle s'assoit sur le sol. Sa sœur l'imité. Leurs yeux jumeaux rient déjà entre eux. Autour d'elles, il n'y a plus de station de métro grise, mais un grand champ de neige qui fond. De petites fleurs précieuses et minuscules. Le vent sent la glace et le soleil.

Il n'y a pas de silence. Que la douceur du regard que Nathalie pensait avoir perdu à jamais. Un regard qu'elle croyait éteint par la violence. Disparu sous les banquises.

« Natsik », dit Alice.

« Alasie », répond Nathalie.

« Natsik et Alasie », répètent-elles d'une même voix.

CATÉGORIE JEUNESSE

PREMIER PRIX

INCONTRÔLABLE RÉCIDIVE

AUDREY LAPOINTE

Je suis une statistique. Un mauvais coup de dé. Je déambule dans ma chambre. Je contourne mon lit, regarde mon bureau encombré de formulaires, de dépliants, de papier et de babioles qui reposent dans l'univers anarchiste de la paperasse. Mon petit chaos regroupé que je n'ai plus la force d'essayer de contrôler. Je peux voir dehors. L'été est sur sa fin, le temps se rafraîchit. L'extérieur est immobile. Sans vie. Comme si un mouvement, une vie autre que la mienne, dans le temps qui se raccourcit pendant que le mien ralentit, ne pouvaient exister sans troubler mon existence. Comme si voir le long bonheur des autres allait me faire oublier l'éphémère qui s'amuse à mes dépens.

Je me détourne, irritée par mon propre dégoût, en évitant les ombres vagues des jours qui s'entassent au sol. Je m'approche. Il le faut. Je regarde. Me regarde. Regarde ma silhouette sans trop, ni plus, ni rien. Rien. Je déboutonne, un à un, les petits boutons de ma chemise de coton. Le velours blanc me caresse doucement les épaules et se repose au sol avec les autres. Les chiffres sont contre moi. Je le sais. L'urgence me prend, mon cœur se serre, mes doigts tremblent et j'appréhende. Je le détache. Vite. Vile. Vide. Le soutien-gorge. Mes seins. Des vagues douces, aux lignes cajoleuses qui ne sont maintenant qu'une écume, un souvenir strié qui ne se cicatrise pas, ne guérit pas. Des étoiles tristes et invisibles qui cherchent la main qui remonterait jusqu'au cou. Je passe mes doigts pour rejoindre les creux absents qui séparent corps de féminité. Et je pleure. Il y a une aberration. Je me déforme de l'intérieur et on

me détruit de l'extérieur. Le noyau germe, s'accroît, se fortifie, s'étend. Je ne ressens rien.

J'avais une chance sur neuf

Elle fait couler l'eau, place sa main sous la chute et attend. Le débit lui glisse entre les doigts et l'effleure pour ne pas lui faire mal. Jusqu'au moment où le froid lui devient insoutenable et qu'elle retire vivement sa main de l'évier. Elle prend la bouilloire et la remplit jusqu'au maximum de sa capacité. Ça sera une longue soirée. Pendant que l'eau tourbillonne de petits frémissements qui tendent vers la chaleur, elle prend l'énorme pot bleu sur la tablette et deux tasses dépareillées et de couleurs extravagantes qui détonnent avec tout. Tout simplement. Un cadeau de sa mère, des morceaux de son enfance qu'elle avait voulu prendre avec elle quand elle a quitté la maison familiale pour la première fois. C'était sa tasse et celle de sa sœur, la rose pour elle, la bleue pour la cadette. Elle m'a déjà raconté que l'hiver, pendant que son père était en congé, il leur faisait sa spécialité pour déjeuner : trois pains dorés sur un lit de crêpes chaudes et collantes de sirop d'érable avec un sourire de crème fouettée. Les deux petites filles avalaient des litres et des litres de lait dans leur petite tasse enfantine pour contrer tout ce sucre et pour cacher les fous rires qu'elles avaient en regardant leur assiette monstrueusement remplie.

Elle me lance un regard, me toise un peu comme pour me sonder et j'espère ne rien laisser paraître. Mais elle le voit combien je ne peux plus supporter. Entendre les cris sourds, sceller le silence inavouable, précipiter le temps affaibli. Elle vit tandis que moi je dévie. Comme si j'avais honte de ne pas pouvoir être, d'avoir les bras ouverts, mais d'être coupable de vouloir bien faire. Le sifflement de la bouilloire lance le signal. Elle ouvre lentement le pot et dépose les grains au fond des petites tasses. Elle verse le liquide brûlant, l'eau se transforme, se teinte d'une couleur sombre à l'odeur enivrante et rassurante. Elle déteste le café.

Je combats mes pourcentages en y croyant à 50 %

Ma féminité se meurt et me tue. Il me dévisage, paniqué que nos yeux s'adressent enfin la parole. Je me force à m'asseoir à côté de lui. Ma langue se tord tant elle a épuisé les mots. J'allume la télévision. Entendre le son de la voix de personnes que l'on fait semblant de connaître fait dérailler ma pensée et m'empêche de me concentrer. Il me fixe, je le sais, mais je l'ignore. Son regard inspecte le drame, le mien tente de l'oublier. Je me lève et retourne dans la chambre, sans un mot, sans un cillement, sans une goutte restante de café.

Je m'étends. Mon corps se fane, la femme se faille. Je redeviens fille, mais désillusionnée. Je tends la main vers mes cheveux, la jeune repousse danse amèrement comme les tours d'une petite fille qui a une nouvelle robe, mais qui, trop étourdie, tombe. Tombe. Retombe. Ils retomberont encore une fois. Un excès de toux me prend le ventre, les poumons, la gorge, le cœur. Il ouvre la porte. Il fait toujours ça. Mais ne sachant plus quoi dire ni quoi faire, il repart. Les mots sont parfois trop difficiles à trouver quand on a épuisé toutes les banalités que tout le monde s'oblige à dire. Il ouvre une nouvelle fois la porte, cette fois avec l'autre petite tasse remplie de café. Il la dépose à côté de moi, me prend la nuque à deux mains et dépose, toujours en fixant mes yeux douloureux, ses lèvres sur les miennes. Enfin.

Vu la chance que j'ai, je serai probablement l'une des 30 qui vont mourir cette année.

DEUXIÈME PRIX

STRUCTURE

MARC-ANTOINE BOLDUC

Levée, elle s'était fait griller une tranche de pain. Ce n'était pas un pain de boulanger. Au contraire, elle avait affaire à une pâlotte tartine, parsemée d'imperfections, ici et là, immuables et indéterminées. Cette pièce, achetée comme ça sur une étagère quelconque d'un magasin, lui-même terne et en manque profond de caractère, lui reflétait sa réalité. Elle projetait une allure fade ce jour-là, mais la vie était dure, l'amour difficile et son âme en miettes. Une miette de pain mise au plancher ou un cœur brisé trop terre à terre... quelle différence?

Blasée, elle sortit. Elle n'avait finalement rien avalé, mais devait prendre la route. L'humidité et la grisaille jouaient le rôle de paysage au cœur de la belle saison. Aussitôt installée dans son véhicule, un vieil engin d'un violet tout à fait absurde, elle roula.

Déterminée, soudainement et pour une des rares fois au cours des dernières semaines, elle passa de Magog à Montréal dans le temps de le dire. Pourtant, les intempéries se mêlaient violemment aux orages de sa pensée. Il pleuvait à boire debout. Bu, elle l'avait fait, malade, elle l'avait été, trempée, tout autant. Celui qui occupait son esprit l'avait durement éprouvée. Son sens du contrôle, elle l'avait égaré. Son cœur, enseveli sous la tourmente s'était écorché.

Le Père, le Fils, le Saint-Esprit et elle, la Vierge Marie.

Plus si vierge pourtant, la voilà qui retournait vers ses maudites pensées. Elles la trainaient vers le bas. Elle le savait, mais appréciait presque le fait d'entretenir son mal dans le but de

combler le vide qui la constituait depuis des mois. Bien malgré lui peut-être, du tort, il lui en avait causé. Cependant, c'était comme si elle ne pouvait s'autoriser à lui en vouloir. Elle l'avait tant aimé. Ce devait en être la raison. Après chaque constatation du genre, le torrent était inévitable. Curieusement, face à la vitrine avant de sa voiture, une relation semblait prendre place dans le synchronisme insoupçonné d'une larme et de l'averse parce que, certes, il pleuvait toujours. Ce qui lui avait glissé des mains devenait hasardeusement réel. Cette eau qui provenait de sources similaires, mais qui s'exprimait différemment entre la larme et la goutte, masquait la sécheresse de son cœur, modelé par le manque d'hydratation d'une tendresse perdue. Elle se souvint de lui, des moments profonds de tendresse passés côte à côte et corps à corps dans le lit d'un courant agité.

Lorsque la route s'élargit, que les idées deviennent plus claires, que la musique se répète et que les nuages se dissipent, c'est qu'il y a longtemps que l'on roule.

Ainsi, elle y était. Était-ce le hasard qui l'avait menée là? Pourquoi aujourd'hui et non pas le mois d'avant? Était-elle du moins assez solide pour le revoir? Devait-elle simplement répondre à toutes ces questions? Elle en doutait.

Troublée, elle doutait d'elle-même depuis si longtemps. Le chemin qu'elle venait d'emprunter l'avait rendue énormément confuse. Elle se croyait guérie de cette étrange maladie, mais le mal y était encore. Prise d'un haut-le-cœur, bien malgré elle, elle dut entrer. Elle fut malade, mais quel bon choix avait-elle fait en acceptant de le rencontrer dans un espace public. La honte qu'elle aurait éprouvée si cela avait été la première impression qu'elle lui avait faite. Elle désirait se montrer plus forte que la fois d'avant. Elle se devait d'être en parfait contrôle de ses émotions, de ses idées et de ses convictions. Elle n'était plus l'adolescente qu'il avait connue. Elle avait gagné en maturité, s'était adoucie, était moins impulsive et plus

responsable. Voilà que c'était la confiance qui faisait alors une percée en elle. Enfin, elle se décida à avancer.

Installée, elle patienta. C'était en étant bien assise qu'elle se dit qu'il ne viendrait peut-être pas. Il pourrait avoir pris peur. S'il ne se pointait pas, c'en était fini, et ce, pour toujours.

C'était bien ce qu'elle s'était dit...la première fois.

Quelqu'un passa et lui dit quelque chose. Elle n'en fit rien. Sa concentration était ailleurs, bien imposée en son for intérieur. Elle se devait de la préserver pour maintenir le cap en toute dignité.

Captivée, ce ne fut pas face à elle qu'elle le vit apparaître, mais bien à l'écran. Certes, elle lui avait projeté une carrière à la télé, mais elle ignorait que cela s'était fait si rapidement. Ainsi, quand elle l'aperçut, elle éprouva un choc brutal, mais appliquant un virage complet face à ce qu'elle avait jusqu'ici imaginé. Bien qu'il s'affichât différemment, elle le reconnaissait très clairement. Ce n'était pas un autre individu. Elle ignorait comment, mais c'était tout simplement celui qu'elle avait tant aimé qui était tout bonnement revenu. Elle se remémora leur principale différence, ce qui avait fait autrefois de cet amour un phénomène si particulier, l'âge, les années. Elle en avait maintenant presque quarante et lui n'en avait pas.

Son téléphone portable sonna, on voulait des nouvelles à l'autre bout du fil. C'était son merveilleux conjoint qui lui téléphonait. Elle venait tout juste de sortir de la salle, tout s'était bien passé. Plus jamais ils n'auraient à entendre ensemble le résonnement du Père, du Fils et du Saint-Esprit, signer le décès d'un enfant mort-né.

Fascinée, sur le chemin du retour, elle pensa à cet être, germé d'un élément quelconque aux formes encore immuables et parfois indéterminées, mais cependant point parsemé d'imperfection. Levée, déterminée, installée et captivée, elle pensa à ce drôle de hasard qui, dans une ère où l'on tend à industrialiser la vie, avait placé cet enfant bien vivant en son corps et en son cœur... de maman.

TROISIÈME PRIX

BONJOUR

JEAN-SIMON FORTIN

Je plante une graine qui me fait grandir de l'intérieur à travers les miroirs resplendissants et désordonnés qui grossissent tout, qui amplifient ce qui terrifie et amenuisent ce qui stérilise. Un buffet mortifère me fait jouir d'une volupté dubitative et indomptable. Les yeux qui bordent les murs sont sépulcraux et ceux qui s'accrochent aux êtres vivants sont déjà engourdis par la torpeur de l'incertitude, par le frémissement du destin. Mes yeux doivent choisir entre la couleur vespérale des fruits qui me séparent d'un avenir ensorcelant, la teinte rubiconde d'un homme au visage avenant et ingénu qui encombre son gosier avec célérité, et la mine patibulaire donnant un sens à la peau blafarde d'un éveil cadavérique qui s'érige devant moi et se nourrit d'un rien indigeste.

Mon regard vacille, et, la graine, insondable despote d'un corps désemparé, communiquera à mon regard un choix dont les effets seront vénérés ou honnis. On chantera les louanges du hasard ou on le fustigera, alors que ce choix émane aussi d'une conscience omnipotente. Je crois au destin. La fatalité me fascine. Tout découlera de ce choix qui élira domicile au centre d'un univers où tout est aspiré, où un maelström irascible change son fusil d'épaule et extermine tout ce qui est. Le futur est un goinfre au sang désireux d'extérioriser la honte de son rang, une créature qui subit les affres d'une inanition gourmande et perforée, un fruit salvateur aux sensations extatiques. Peut-être aussi que le futur n'est rien de tout cela. Il se peut aussi que le futur ignore tout, ou encore qu'il s'imprègne des fantômes qui déambulent dans sa chair.

Le hasard et la fatalité sont belliqueux, mais leurs affrontements infructueux pullulent d'emportements

miséricordieux, d'avortements révérencieux et de halètements fastidieux. Leur débat obsessionnel fera l'objet d'un combat éternel.

Est-ce la vilénie du hasard qui me pousse à tourner mes pupilles vers le squelette animé par le regard des miroirs qui donne du poids aux choses, ou est-ce plutôt le hasard en chair et en os? Je n'en sais trop rien. Je lui offre une parole, un mot, mais les mots sont l'incarnation la plus pure et la plus parfaite de la puissance du hasard. Bonjour, ce mot que notre regard adresse à tous ceux qu'il perce, ce mot que notre instinct prononce même devant ceux qu'il semonce, ce mot que notre cœur hasarde à nos camarades ou à ceux avec qui pour la première fois notre bouche bavarde.

L'homme me salue en affectant une obséquiosité suspecte. Il m'a percé à jour; il sait sur moi ce que je sais sur lui sans le savoir vraiment. Il a aperçu mon visage chaste d'homme modeste lorgner la beauté immaculée de la jeunesse. Seuls les yeux des gens de notre espèce peuvent ressentir la hantise de la puberté et désirer l'enfance éternelle. L'amour de l'enfant du présent et l'angoisse de le voir vieillir se lisent dans nos yeux.

Nous entamons une conversation. Les mots se déversent sur mes parties intimes qui s'agitent, par réflexe, sans savoir l'odieuse splendeur qui se substitue au vide de mon esprit aviné.

Je suis pénétré par la mélancolie exquise d'un désir *inavouable* qui ne se réalise que lorsque, par une soirée arrosée, mon cerveau sclérosé puise dans les rêves *inavouables* qui m'épuisent et dans les litanies bucoliques qui le séduisent. J'ai dit bonjour à cet homme, même s'il m'inspirait les arcanes des fantasmes pathologiques d'un homme à la devanture lugubre et taciturne qui s'exalte dès lors que la solitude dépèce le bien et le mal. Je sais que les orgies de la solitude l'émancipent et que la peur glaciale de la compagnie découle de ses fantaisies. C'est précisément pour sa folie qu'il m'envoûte. Je sais que je peux trouver avec lui la contenance gourde que l'effroi me procure.

Un bonjour m'a amené chez lui. Nous avons dévoré notre proie, mais j'ai faim, car je n'ai pu dévorer les fruits du buffet;

un mot galvaudé en a voulu ainsi, la graine a dompté le hasard servile. Cet homme n'est ni un fruit ni un autre homme.

Un bonjour est parfois funeste, parfois salutaire. Cette fois, il est abject et sensuel.

Un corps gît. La petite fille inerte a flétri l'honneur de deux hommes avilis, après avoir nourri la fureur de deux hommes aux armes fourbies. Ce qui éveillait ce corps a éveillé nos sens. Nous éviscérâmes ce cadavre, mais son visage balafré par l'égoïsme et ses membres meurtris par un enchaînement de coïncidences malveillantes nous éviscèrent au centuple. Le silence funèbre évoque l'imminence des ténèbres. L'aspect livide d'une errance placide m'engouffre dans la pétulance forcenée de l'obscurité; l'inertie laiteuse m'accable d'inepties piteuses. Le blanc obscurcit le noir et ternit mon histoire.

Les combinaisons sont infinies, mais tout est si solide alors que tout pourrait s'effondrer. Pourquoi la fleur devient-elle un arbre qui fait de l'ombre à l'homme qui a susurré à son ami qu'il avait dit bonjour à un limpide mystère ambulant?

La rencontre de cet homme est une malédiction chanceuse. Elle a assouvi mes pulsions les plus viscérales et oppressé mon esprit des remords les plus rationnels. J'exulte de contrition; le hasard attise les contradictions. Sans ce hasard, il n'y aurait eu ni joie ni émoi. Un choix catégorique entre affliction et alacrité s'imposait. Si la destinée existait seule, elle n'aurait pas tergiversé, elle aurait tranché sans équivoque. Le hasard est mathématique, il distribue tout presque uniformément. C'est pourquoi ceux que j'adore suscitent mon aversion. C'est pourquoi les criminels sont innocents. Les mots viennent tous en couple et, au mieux, un des deux supplante légèrement son concurrent. Le hasard dépouille le sens de son sens. Mon hasard a déconfit mon destin désarmé. Le hasard désabuse tous ceux qu'il amuse.

Le hasard a érodé ma destinée, mon hasard amplifie ce qui terrifie et amenuise ce qui stérilise.